25296

RUINES ANCIENNES

DE

KHENCHELA

(MASCULA)

A. BESSERIANI

(AD MAJORES)

PAR

E. MASQUERAY

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE,

CHARGÉ DE MISSION PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

BIBLIOTHÈQUE ALGER DE L'UNIVERSITÉ

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4, PLACE DU GOUVERNEMENT, 4

1879

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

RUINES ANCIENNES

DE

KHENCHELA *(MASCULA)*

A

BESSERIANI *(AD MAJORES)*

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

RUINES ANCIENNES

DE

KHENCHELA

(MASCULA)

A BESSERIANI

(AD MAJORES)

PAR

E. MASQUERAY

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE,

CHARGÉ DE MISSION PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

BIBLIOTHÈQUE
ALGER
L'UNIVERSITÉ

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4, PLACE DU GOUVERNEMENT, 4

—

1879

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

RUINES ANCIENNES

DE

KHENCHELA *(MASCULA)*

A

BESSERIANI *(AD MAJORES)*

Il est peu probable que la piste suivie par les Nomades, de Khenchela à Negrin, soit la trace d'une route ancienne directe, bien qu'elle traverse des régions où les ruines romaines abondent.

Mascula (Khenchela) jouait un rôle important dans l'antiquité, sur la ligne de Theveste à Lambèse ; *Ad Majores* (Besseriani), près de Negrin, continuait la suite des postes sahariens, au sud de l'Aourâs. Elles appartenaient à des groupes distincts, entre lesquels s'élevaient des villages nombreux, des villes. Le trafic actuel des Nememcha qui viennent à Khenchela vendre des dattes et des tissus du Djerid, puis retournent au moins jusqu'à Negrin pour alimenter le Djerid des blés et des orges du Tell, ne saurait nous faire admettre que ces deux marchés aient toujours soutenu les mêmes rapports. Les routes de commerce n'étaient déjà plus, au temps de Bekri, les voies anciennes. Edrisi (1154) qui vient ensuite, omet bon nombre des marchés de Bekri, sans doute abandonnés. Que dire de notre époque qui vient recueillir, douze siècles après l'occupation romaine, le fruit des dévastations que Bekri et Edrisi déploraient déjà ?

Cette région desséchée, déchirée, pierreuse, habitée par des gazelles, parcourue par des nomades qui semblent fuir dans leur

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

domaine, n'a ni la monotonie grandiose du Sahara ni la variété saisissante de l'Aourâs, entre lesquelles elle est une sorte de transition. La plaine de la Sbikha dans laquelle on entre d'abord, le Mehmel qui est la bordure du plateau des Nememcha, la plaine haute et lisse de Cheria qui est le plateau proprement dit, la plaine intérieure de Guèrt déjà saharienne, enfin les longues pentes affreusement découpées qui continuent le plateau jusqu'à sa chute brusque sur le Sahara, ne sont que des nuances dans une teinte unique. L'impression qui résulte de l'ensemble est extrêmement pénible, et il faut revenir de la pire de ces contrées pour se plaire dans la meilleure. Nul n'a tenté d'y rebâtir, depuis la disparition des Romains, géants ou magiciens, suivant les contes arabes, qui auraient le pouvoir d'y vivre dans des demeures fixes.

L'homme seul est incapable d'une telle ruine. Certes, depuis la fin du septième siècle et surtout celle du onzième, des bandes dévastatrices ont incendié, abattu les arbres, de Khenchela à Negrin, de Tébessa à Khenga Sidi Nadji, Bekri, Edrisi, Léon, Marmol, auraient pu ajouter à l'énumération de ces ravages l'action régulière du troupeau et de la pioche arabes qui sans cesse élargissent la zône nue devant les douars ; mais le massif de Souk-Ahras, la grande Kabylie, l'Aourâs enfin, ont subi les mêmes invasions et sont loin d'être dépouillés. C'est le vent du sud-ouest, le *chehli*, qui a transformé en steppes les vergers et les champs des Romains dans le pays des Nememcha.

On doit admettre que les cultures couvraient un espace de 150 kilomètres carrés à l'est de Khenchela, et qu'il en restait trace encore cent ans après la chute de l'Empire. Neuf siècles ont suffi au *chehli* pour les anéantir à jamais. Il s'en prend aujourd'hui à l'Aourâs. Toutes les pentes extérieures sud et sud-ouest de ce merveilleux massif sont rongées à tel point que la végétation ligneuse des genévriers et des chênes-verts rabougris s'y maintient à peine à 1,200 mètres de hauteur. L'écart entre deux zônes supérieures d'une végétation abritée ou non abritée y est de près de 300 mètres. Les sources fuient et remontent, d'année en année, sur les hautes pentes. Elles disparaissent sous le sol, l'une après l'autre, et au cœur même de la montagne, les indigènes se querellent pour la répartition des eaux.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Les Romains n'avaient pas eu besoin d'imaginer un remède aussi grandiose que l'inondation du Chott Melr'ir, puisqu'ils pouvaient encore bâtir des villes sur la limite saharienne ; mais déjà l'Afrique était pour eux une terre pauvre en arbres ». A ce trait que nous devons à Salluste, nous reconnaissons le *chehli*. Procope nous apprend aussi qu'ils avaient canalisé la plaine de Baghaï, et que plusieurs de leurs ouvrages étaient souterrains. Or, si l'on trouve naturel qu'ils aient tracé des canaux dans le Sahara, stérile de toute antiquité, on doit être surpris, au contraire, de les voir appliquer le même système au pied et au nord de l'Aourâs, et l'on en peut conclure que l'eau les fuyait, comme elle nous fuit nous-mêmes.

Des découvertes récentes, d'importance diverse, mais de même caractère, confirment ces anciens témoignages. Je rappellerai d'abord les pierres du Bellezma que j'ai extraites des environs de la Merouana, et qui nous indiquent minutieusement les heures pendant lesquelles chaque habitant d'une petite ville romaine avait droit à l'eau. Le Bellezma est encore fertile aujourd'hui et bien protégé contre le *chehli* par de hautes montagnes. Cependant l'eau y était déjà assez rare, dès l'antiquité, pour qu'on dût en réglementer l'usage. J'ai cité d'abord cet exemple, bien que le Bellezma soit à l'ouest de Lambèse, parce que je pense qu'il en était de même sur les pentes de l'Aourâs proprement dit, et principalement sur le plateau des Nememcha.

En second lieu, on ne saurait trop insister sur le tronçon de canal souterrain, découvert, à 4 mètres au-dessous du sol, près d'une ruine indéterminée que les indigènes nomment *Imetterchou* (les pierres blanches). Cette ruine se trouve au bord de la pente septentrionale du Tafrent, en face de la plaine de Baghaï. Là, quelques hommes des Beni-Barbar, ayant remarqué que l'eau sourdait à certaines époques, et espérant creuser un puits avec facilité, rencontrèrent un conduit de pierres de taille, de deux mètres environ de largeur sur un mètre de hauteur, dans lequel l'eau coule encore. Ce conduit avait été crevé, et les eaux remontaient jusqu'au niveau du sol, quand il s'emplissait. L'aspect du fort byzantin et des murs de maisons romaines qui en sont voisines, prouve suffisamment qu'il a toujours été souterrain. Pro-

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

cope affirme que la plaine de Baghaï toute entière était canalisée de la sorte, et il suffirait peut-être de poursuivre les recherches de ce genre pour retrouver l'ancien système d'irrigation auquel elle devait sa fertilité. On pourrait scruter d'abord tous les points où de faibles sources, bientôt taries, y apparaissent sans qu'on en puisse découvrir clairement la cause. Il serait utile aussi d'étudier le régime des étangs qui la limitent au nord, étangs peut-être modernes, qui du moins s'emplissent singulièrement, sans que les lits des anciennes rivières qui y débouchent, roulent une goutte d'eau. Il est constant d'ailleurs que les canaux souterrains dont nous parlons, ont été comblés ou rompus artificiellement par les Berbers, quand ils inondèrent dans son camp l'armée du général grec Gontharis.

On a trouvé récemment à Khenchela, en curant la piscine romaine, seul monument qui nous reste de l'ancienne *Mascula*, un conduit qui l'alimentait. Ce conduit, solidement bâti, et dans lequel un homme peut passer, s'enfonce au cœur même du Chabor, dernier éperon de l'Aourâs, et va capter à son origine la source qui alimente encore aujourd'hui toute la ville ; il date probablement de la fondation de *Mascula*. On l'avait réparé avec soin plus tard, car une des pierres qui en recouvraient l'orifice porte une inscription milliaire datant du règne de Trajan.

La tradition locale affirme que la plaine de Guèrt, au cœur du plateau des Nememcha, était sillonnée de canaux souterrains analogues à ceux de Baghaï, mais dont on a perdu la trace. Il est impossible d'expliquer autrement l'existence de la ville que les indigènes nomment *Gouçât* (les arcs). Au milieu de cette plaine, une légende assez curieuse conserve même le souvenir précis d'un canal qui l'accompagnait à l'ouest. Je rappellerai aussi que, dans la vallée des Aoulâd Daoud, un canal romain, à ciel ouvert, il est vrai, est encore visible au-dessus de Sanef, et qu'on peut le suivre presque jusqu'au col de Tranimine. C'est ce canal qui alimente les jardins des indigènes, cultivés à mi-côte entre leurs hauts villages et la rivière. On voit encore le point où les Romains captaient la source qu'ils ménageaient et distribuaient sans doute avec économie, comme ils faisaient dans le Bellezma, dans la plaine de Baghaï, à Khenchela, dans la plaine de Guèrt.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Est-il besoin d'ajouter que les barrages qui retenaient les eaux sauvages, au-dessus de Thamgad, sont encore visibles, et que, à Lambèse, les Romains avaient entouré de constructions puissantes l'*Aqua Alexandrina ?*

Le nombre considérable de puits anciens auprès desquels s'élèvent de petites ruines, est encore une preuve qui s'ajoute à toutes ces indications pour nous convaincre de la rareté relative des eaux dès l'antiquité. On ne peut qu'en admirer davantage le génie colonisateur du peuple qui sut tirer si grand parti de notre Algérie. Les Romains ont osé croire à la durée indéfinie de leur empire sur cette terre défaillante. Les Arabes eux-mêmes s'en étonnent et nous disent, en nous montrant leurs maisons de pierres dont les pans sont toujours debout : Vos ancêtres croyaient donc ne pas mourir ?

Mascula appartenait, comme nous l'avons dit, à la route de *Theveste* à Lambèse. Elle est à peu près à égale distance des deux. Les points intermédiaires sont assez bien identifiés entre *Mascula* et Lambèse. Il n'en est pas de même entre *Mascula* et *Theveste*, où *Tymphas* et *Vegesala* sont encore une énigme. Mais cette énigme sera résolue sans peine par l'archéologue qui visitera librement la bordure nord du plateau des Nememcha, accompagné d'une douzaine de travailleurs. Une route secondaire reliait certainement *Mascula* à Baghaï, laissant à gauche la légère ondulation du Munchar où les Djeraoua, tribu fidèle de la Kahina, vivaient peut-être dès l'occupation romaine. Une autre descendait vers le sud-ouest, entre le Djaâfa isolé, aplani comme une table, et les hautes ondulations de l'Aourâs, dans le sillon de Tadammit et de Djemri où l'on trouve quelques ruines, desservait la plaine de Tamagra dont les mûriers datent des Romains, et se bifurquait peut-être à Meleg-el-Ouidan, vers Khîran et vers le pays des Beni-Imloul. Les autres routes qui tendaient vers le plateau des Nememcha, étaient : premièrement, celle qui passait entre le Tafrent et le Cheltaya, débouchait sur Enchir Tebrouri, et desservait tout le nord-est de la Sbikha jusqu'à Ksar-el-Kelb qui pourrait être *Vegesala*; secondement, celle qui franchissait le col de Tazougguart dans la partie inférieure du

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Chettaya, passait à Tazougguart (ruine byzantine), traversait toute la Sbikha de l'ouest à l'est, et parvenait à Zoui, l'ancienne *Vazana*, au pied du plateau des Nememcha; troisièmement, celle qui se dirigeait entre le Chettaya et le Djaâfa, vers le col lointain de Baber, et qui devait desservir la partie méridionale de la Sbikha, où s'élèvent encore les ruines de *Cedia* et le gracieux tombeau romain que les Arabes nomment la Djazia.

La position de *Mascula* est au moins aussi importante que celle de Lambèse, plus importante même, si l'on considère les dangers qui peuvent nous venir du Djerid tunisien. Elle est la clef du Sahara, de ce côté, et en même temps elle communique avec Aïn-Beïda et Constantine par de larges plaines. Bâtie à la pointe extrême de l'Aourâs, elle commande la trouée qui sépare ce massif du plateau des Nememcha, trouée de 30 kilomètres de largeur, dans laquelle les masses détachées du Tafrent, du Chettaya et du Djaâfa ne sont pas des obstacles. De là s'écoulent, vers le nord, les cours d'eau qui sillonnent la plaine de Baghaï, et, vers le sud, les ruisseaux qui forcent la passe saharienne de Khenga Sidi-Nadji, sous le nom d'Ouâd-el-Arab. Ce passage libre est la route d'importantes émigrations périodiques qui alimentent de grains et de laines le marché actuel de Khenchela.

On ne peut encore fixer la date précise de la fondation de *Mascula ;* du moins une découverte récente permet de la reporter au commencement du second siècle. C'est l'époque à laquelle s'élevaient l'arc de triomphe de Thamgad et les principaux édifices de Lambèse. Les Romains s'étaient donc établis en une seule fois sur toute la ligne septentrionale de l'Aourâs. La découverte qui le prouve, est celle de l'inscription qui recouvrait l'entrée du conduit de la piscine :

IMP

C A E S A R

DIVI NERVAE FIL

NERVA. TRAIANO

AVG. GERMANICO

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

7

PONT MAX TRIB
POT IIII COS III PP
L MVNATIO GALLo
LEG AVG PRO PR

—

XVII

On peut imaginer que *Mascula* fut d'abord une *statio* analogue à sa voisine *Vazana* (le Zoui actuel), dans laquelle les Romains détachaient des auxiliaires. C'était la septième cohorte des Lusitaniens, qui fournissait la garnison de *Mascula*, comme on le voit par le fragment suivant trouvé dans la piscine :

AVG PRPRCOS DES
COH VII LVSITA
S. . VTASRESTITVIT

Plus tard la ville se forma et s'étendit ; elle posséda sans doute un théâtre dont on croit voir les traces au nord-est du village de Khenchela, un temple sur une partie duquel le village est bâti, une église à laquelle une inscription fait allusion. Elle dut être prospère pendant l'ère chrétienne ; on a retenu le nom de deux de ses évêques, et les ornements chrétiens y sont nombreux. Les Romains l'avaient entourée de murs que les Berbers révoltés se hâtèrent de détruire, car *Mascula* était comme une épine au cœur même de leur domaine ; mais Tibère II lui rendit son enceinte, comme le prouve un fragment précieux. Elle fut détruite définitivement, quand les Byzantins cédèrent à l'invasion arabe, probablement des mains de la Kahina qui fit un désert de cette région.

Plusieurs dédicaces à Saturne et un groupe curieux d'inscriptions *de Pecoribus* nous portent à croire que l'élève du bétail

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

constituait la principale richesse de *Mascula* (1). Ce fait est, suivant nous, une preuve de l'aridité relative dont cette région était déjà frappée. La grande culture y était impossible. Les oliviers, les amandiers, les mûriers, dont on surprend encore les rejetons dans les ravins de l'Aourâs et dans la plaine de Tamagra, couvraient les parties basses du sol et bordaient les ruisseaux canalisés. En dehors de ces grands jardins, le terrain nu, assailli par le vent du sud, ne portait que des moissons incertaines ou était livré aux moutons comme il l'est aujourd'hui ; il est vrai que les Romains exploitaient eux-mêmes leur richesse pastorale et ne la laissaient pas tarir entre les mains des indigènes. La tradition des Berbers affirme que du temps des Romains leur seule industrie nationale était l'exploitation du goudron et du tan que les Beni-Imloul pratiquent encore.

La route que je suivis, quand j'allai de Khenchela à Besseriani, pendant le mois de mai 1877, est celle qui s'élève par Zoui sur le plateau des Nememcha. Elle traverse le Mehmel dans sa plus grande largeur, de Zoui à Aïn-Roumi, et pénètre dans la plaine de Guèrt à l'extrémité de laquelle elle atteint Sidi-Abid ; à partir de Sidi-Abid il n'y a plus de route à proprement parler.

De Khenchela à Zoui, le tracé direct est incontestablement romain. Près de la piste arabe qui s'y conforme, on trouve, à 2 kilomètres de Zoui, deux bornes milliaires dont l'une porte une inscription malheureusement illisible. Je rappellerai à ce propos que j'ai trouvé entre le Tafrent et le Chettaya, sur la voie romaine qui reliait probablement *Mascula* à *Vegesala*, deux autres bornes, dont l'une date de Septime Sévère et l'autre de Claude II. L'intervalle entre ces deux voies peut être évalué à 6 kilomètres. En procédant par analogie, on serait peut-être autorisé à supposer, sous l'écriture illisible de la borne de Zoui, le nom d'un empereur du troisième siècle, Caracalla, par exemple, dont le nom est prodigué sur toute la ligne de *Theveste* à Lambèse. Cette route n'était pas dallée ; on peut citer beaucoup d'autres routes

(1) Ces inscriptions ont été déjà publiées dans divers ouvrages, notamment dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine*.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

romaines qui ne l'étaient pas davantage. Les petites villes qu'elle desservait étaient d'une importance secondaire, et le pays était facile. Elle franchissait d'abord sans peine une petite rivière qui est certainement l'*Abigas* de Procope, puis le dernier prolongement du Chettaya au col de Tazougguart. Là, à 12 kilomètres de *Mascula*, était un gros village dont les Byzantins firent plus tard une redoute. On y lit une inscription funéraire.

Une source coule au pied de la redoute. Il en est de même le long du Tafrent, dans la plaine de Kaïs, à Mtoussa, à Imetterchou, partout enfin autour de l'Aourâs. Ces constructions militaires du Bas-Empire dépendent, beaucoup plus que les villages ou les villes romaines, de la nature du sol. Quand les Byzantins s'établirent en Afrique, les travaux de canalisation, exécutés par les Romains, étaient déjà détruits. Ils durent obéir à la nature, au lieu de la modifier comme leurs prédécesseurs. Cette prise de possession des sources, outre qu'elle était nécessaire à leurs besoins, leur assurait, dans une certaine mesure, la sécurité. Il était impossible, dans mainte plaine, de boire sans leur permission. Procope raconte, à ce sujet, une anecdote instructive. Un parti de Berbers, aventuré dans la Numidie, revenait vers l'Aourâs, chargé de butin ; le pays qu'ils traversaient était aride, et ils étaient menacés de mourir de soif. Ils arrivèrent près de la ville de *Tigisis* où coulait une source abondante ; mais les Byzantins avaient élevé un fort au-dessus de la source, et le commandant du fort, qui disposait d'une petite troupe de Huns, était disposé à se défendre. Mieux valut parlementer. L'officier grec combattit en duel le chef berber au pied de sa forteresse. Il le blessa grièvement, et les Berbers abandonnèrent, pour boire, leurs esclaves et leurs trésors. Ce fait eut lieu dans la première moitié du septième siècle. Il confirme, dans une certaine mesure, ce que nous avons annoncé touchant la rareté des eaux dès l'antiquité. La mention de la ville de Tigisis, dans ce passage de Procope, est aussi importante à un autre point de vue ; mais cette digression est suffisante.

Du col de Tazougguart, la vue s'étend sur la plaine longue et creuse de la Sbikha. Elle est orientée du sud-ouest au nord-est. Le fond en est couvert d'efflorescences salines et forme un bas-

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

sin qui se remplit d'eau à certaines époques. Dans la saison sèche, elle ressemble à un petit désert ; quelques jours de pluie la couvrent d'une verdure légère. Elle a 20 kilomètres de largeur environ, depuis Tazougguart jusqu'à Zoui. J'ai décrit, dans un rapport précédent, les ruines qui la couvrent au nord, depuis Tebrouri jusqu'à Ksar-el-Kelb. Dans son milieu, elle n'offre point de souvenirs de l'antiquité. Il faut aller jusqu'à Zoui même pour trouver une ruine importante. Cette ruine s'étend sur la rive gauche d'un petit ruisseau, et se compose de deux parties, un fort byzantin et une église chrétienne, élevés sur de petites éminences. L'église et le fort ont été bâtis avec les débris d'un poste militaire dont l'emplacement était, je pense, la maison du caïd actuel. On peut admettre que les Romains avaient construit ce poste en même temps que celui de Khenchela ; il commande un chemin de montagne par lequel on descend du plateau des Nememcha dans la Sbikha. J'ai été assez heureux pour relever et tirer du sol, en ce lieu, des inscriptions intéressantes. La plupart étaient engagées dans les murs de l'église chrétienne, comme il arrive souvent. Deux de ces inscriptions nous donnent le nom de la statio : *Vazanitana Statio*. D'autres nous indiquent la nature des troupes qui l'occupaient : c'était un détachement de la huitième cohorte des Lusitaniens. Presque toutes sont des pierres votives sur lesquelles l'officier commandant le détachement se félicite d'avoir terminé son temps, et sans doute de revenir bientôt dans une grande ville.

(Cippe).	(Cippe)
1° GENIO.....	2° .....
CTOSCO	.....
PACONIVS CAS	LIANUS BF.....
TVS BF CONS	EXCEPTORESV
LEG III AVG CVM	PLETASTATIO
SVIS EXACTASTA	NE CVMSVIS OM
V. S. L.	NIBVSV.S.L.A.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

(Cippe).

3° GENI.....
MAR.....
VICT.....
MERIC.....
VAZAN.....
NO.....
TORL.....
CORNELIVS
CLAVDIVS
BF.COS.V.S.

(Cippe).

4° MARTI AVG
SAC
M LICINI
VS VALENS
>COH VIII LV
SITANORVM
V.S.L.A.

(Cippe)

5° .....O M
.....ARTI VIC
.....DII...I..
VANTIBVS.....
NIOQVE STA
TIONIS VAZA
NITANAE
.....SATVRNI
NVS.....LEG III
AV.....PLETA
..TATIONE PR..
MOTVS AD.....
LEG II ITALICAE
V.S.L.A.

Sur un chapiteau dorique :

6° MARTI AVG

En outre, deux inscriptions funéraires :

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

1° D M S
F POMPONI
VS SATVRNIN
IVS VIXIT A
XXV .....

2° D M S
SECVNDVS
.....
VIXIT ANNIS
LXXI LBBBBT
HEREIVS FEC

On a détruit beaucoup de monuments semblables pendant la restauration byzantine, et on ne cesse pas de les détruire aujourd'hui. Ainsi, ces pierres que j'ai lues au mois d'avril 1877, étaient brisées au mois d'août par le caïd qui désirait agrandir son bordj. Ses ouvriers européens avaient fouillé brutalement la petite église dont je viens de parler, pour se procurer de la pierre, quand il leur était facile de s'adresser ailleurs. Ils ont réduit en moellons tous les souvenirs de l'occupation romaine de *Vazana*. Je l'ai constaté de mes yeux en retournant à Zoui. Zoui possède encore, à quelque distance des ruines romaines, dans la montagne, un champ de tombeaux mégalithiques, analogues à ceux du Fedj, entre le Tafrent et le Chettaya. Je reviendrai sur ce sujet, quand je traiterai des plaines de Guèrt et de Mdila. La partie méridionale de la Sbikha, qui s'étend à droite de la route de Khenchela à Zoui, joue un grand rôle dans les contes arabes relatifs à l'invasion musulmane. Elle fut le séjour des Hilal, tribu noble à laquelle on doit les dévastations du XI[e] siècle autour de l'Aourâs. Ces Hilal, ou Hélaïlia, s'efforçaient de descendre vers le nord dans les années de sécheresse et combattaient sans relâche contre les tribus berbères qui leur interdisaient les pâturages de la *Chara*. Suivant une légende locale que nous retrouvons d'ailleurs sur la frontière de Tunisie, une femme d'une grande beauté et d'une intelligence supérieure dominait alors dans la tribu ; on la nommait la Djazia. Son bordj était le château byzantin qui s'élève encore au milieu des ruines d'une petite ville romaine que nous démontrerons plus loin être *Cedia*. Elle possédait encore un autre bordj plus petit, à peu de distance du précédent, et les indigènes sont bien surpris, quand on leur apprend que ce petit bordj de la Djazia n'est autre qu'un

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

élégant tombeau romain. Entre les deux, les Hélaïlia faisaient courir leurs chevaux dans la plaine, sous les yeux de leur héroïne. Non loin de là, une butte isolée et nue, au pied du Djaâfa, garde le souvenir d'un autre personnage célèbre chez les envahisseurs arabes ; on le nomme Diab el Hélaïli, et la colline est dite Mergueb-ed-Diab. C'est de là qu'il surveillait ses troupeaux de chameaux et de moutons. Sept années mauvaises de suite, analogues aux sept années de disette de la Bible, forcèrent les Hélaïlia à implorer la pitié d'un prince du Nord, et ce dernier consentit à les admettre sur ses terres, à condition qu'ils lui livreraient la Djazia. Le conte arabe ajoute que, forcée de paraître nue devant le Sultan, elle se trouva tout à coup enveloppée de ses cheveux, comme sainte Agnès. L'extrémité méridionale de la Sbikha était encore, il y a quelque temps, d'une grande fertilité. On l'appelle la Hatiba. Le blé de la Hatiba, dit une autre légende, avait enorgueilli les Beni-Barbar ; enivrés par la prospérité, ils se combattirent mutuellement, demandèrent du secours aux Nomades, et tombèrent en servitude.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, une ville romaine occupait le sud de la Sbikha, à peu de distance de la voie qui reliait Khenchela à Foum-Baber. Les ruines de cette ville, plusieurs fois remaniées et englouties presqu'en entier dans une construction byzantine, sont extrêmement confuses. Les murs, qui émergent du sol, ont été bâtis au moyen-âge avec des pierres de toute provenance. Cette ville est *Cedia*, que l'on plaçait ailleurs, en vertu de l'inscription « *Cedienses Peccatores* ». Deux pierres que j'ai vues dans la muraille du fort byzantin, que les indigènes nomment « *Enchir Oumkif* », tranchent la question d'une manière décisive. On y lit les lignes suivantes :

1°	2°
ATIO ET MAXIMIANOA	VGGRESPCEDIENSVMST
IIVIREM..... AELLIP	RINCIPISEQRFLPPETHE
RIS ORDINIS PROPR	ALiBERALITATE

La lecture AELLI, à la seconde ligne, est incertaine.

Non loin se trouve un cippe portant cette dédicace :

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

PRO SALVTE
IMP CAESARIS
AVG...ACRV
PIVLIVS CHE
....MENPERP
SPFECIDEMQD.

Des inscriptions d'un autre ordre se rencontrent dans les débris du fort, et, même dans les murs arabes que nous avons signalés, on trouve de longues pierres qui nous révèlent, à *Cedia*, l'existence de quelques grands monuments publics :

1° PRO SALVTE

2° ATO INCOLVMITATE

3° CONLA.....COMPARAVIT

(Longueur 1,75, hauteur 0,40, lettres 0,11).

Dans un groupe, à l'ouest du fort, où se trouvait peut-être l'église chrétienne, on trouve deux pierres tombales :

1° IVL RVFINVS
VIXIT ANNIS
LXXX
PRIMVS ET..
METH[illegible]N....
..ECERVN..

2° D M S
M I A L E I V S
DONATVS VI
XIT ANNIS XXX
BO. PI. OPTIMO
PATRONO FEC
.....
.....

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Le tombeau romain que les indigènes appellent proprement la Djazia, est d'une grâce ravissante dans une telle solitude. Il est orné de deux colonnes à chapiteaux corinthiens, et présente encore sur sa façade les inscriptions que ses possesseurs y ont gravées :

D M S	LCIVLIS SATVRNINI
Q AELIVS	.....NACILONI.....
LAELIANV	.....SVE.....
S VIXIT	....VIR,...HONO...
A N N I S	FVNCTINEP.....
XVIII	

Resté seul, intact, au milieu de ce large couloir naturel qui a vu passer tant d'invasions, il témoigne bien mieux de la culture et de la puissance de la civilisation ancienne, que la forteresse byzantine, sa voisine, œuvre barbare faite de ruines, qui respire encore l'oppression et la méfiance.

Le Mehmel et la plaine de Guèrt.

On monte à l'escalade du plateau des Nememcha, au-dessus de Zoui, par un chemin difficile que domine une ancienne construction romaine regardée comme un poste d'observation. Depuis le bord de cette immense terrasse jusqu'à une distance de 20 kilomètres environ dans l'intérieur, le pays, élevé, fortement ondulé, sans bois, mais pourvu de puits, est encore propre à quelques cultures. L'hiver, il est enveloppé de nuages et souvent couvert de neige. C'est là que les Nememcha ensemencent et emmagasinent ; c'est là qu'ils se rassemblent l'été quand le soleil et le vent ont desséché toutes les autres parties de leur territoire de parcours. Les Romains y avaient bâti beaucoup de villages. Il n'est guère de puits près duquel on ne trouve des ruines de maisons et des débris de pressoirs ; mais cette région montueuse et d'un accès difficile n'était pas capable d'une grande ville. Les

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Byzantins n'y ont pas bâti de forteresse, bien qu'ils aient certainement pénétré sur le plateau des Nememcha.

On peut affirmer que la population agricole du Mehmel, dans l'antiquité, était aussi dense que celle de la Sbikha. A peine a-t-on débouché du chemin rocailleux par lequel on s'est élevé au-dessus de Zoui, que trois larges taches blanches apparaissent à droite et à gauche d'un vallon. La première de ces ruines qui se trouve à droite du chemin de Bir-Eddous est la plus considérable ; mais elle n'est qu'une agglomération de maisons privées. Les deux autres sont à gauche et en dessus du même chemin ; elles offrent quelques vestiges moins vulgaires, notamment des débris de colonnes et de chapiteaux qui peuvent avoir fait partie d'un tombeau monumental semblable à la Djazia. Bir-Eddous, à 5 kilomètres plus loin environ, est, comme son nom l'indique (1), un puits non loin duquel sont les restes d'une grande ferme isolée. En face de Bir-Eddous, sur une ondulation moyenne, est la trace d'une route ancienne, peut-être romaine, dont le nom rappelle un autre tronçon de voie près de Tébessa : « *Trèq Carreta* ». Si on la suit pendant une demi-heure, puis si l'on tourne à gauche, vers le nord, on descend bientôt dans une cuvette où subsistent des descendants directs des Romains, au dire des Nememcha. On les nomme Kherâbcha, et leur nom est un sujet ordinaire de plaisanteries. Ils ne diffèrent en rien des autres Nememcha. Plusieurs d'entre eux sont blonds, d'autres bruns et leurs traits sont aussi bien variables. Ils possèdent du moins un monument romain assez curieux, un *columbarium* monumental, analogue à ceux de Lambèse, de Madaure, de Khamissa, de Souama-n-Ikhetteben, mais dont une face est couverte presqu'en entier par une inscription gravement altérée. Il est possible que cette inscription ait appartenu d'abord à un autre monument ; quoi qu'il en soit, j'en reproduirai le dessin (pl. I).

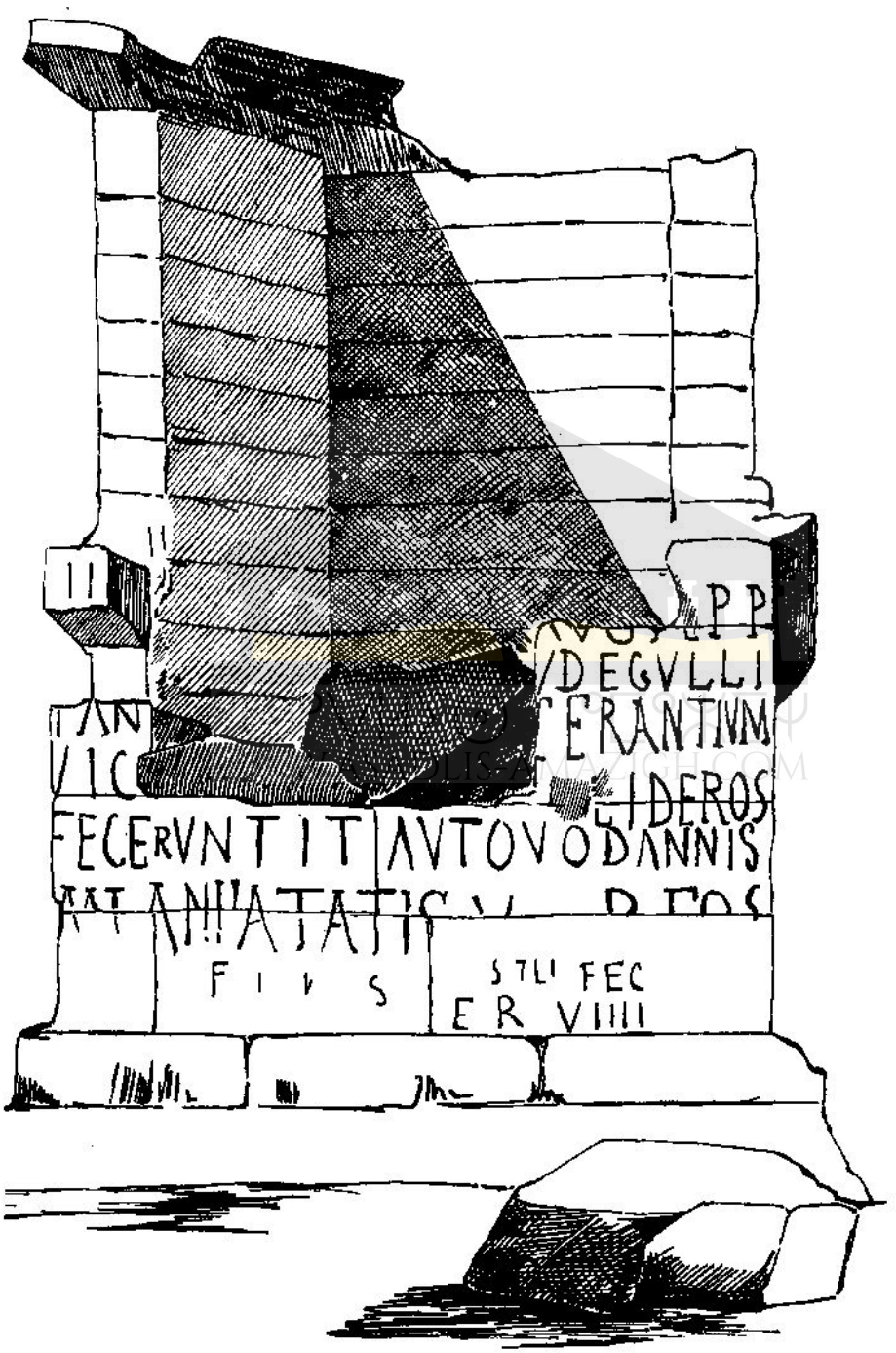
Au-delà de Bir-Eddous, si l'on se dirige toujours vers le sud-est, on trouve une petite plaine assez fertile, qui tourne et s'ouvre du côté du Djebel Chechar. Il est impossible qu'elle n'ait pas été

(1) Ces deux mots, dont l'un est arabe et l'autre berber, signifient : *le puits d'en bas.* »

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ALGER

Pl. I.



Auto. A. Jourdan, Alger.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

exploitée par une petite ville; et, en effet, on y trouve une agglomération de ruines, mais grossières et sans inscriptions. Les pressoirs à huile y abondent, les pierres de construction y sont mal taillées. Ce petit centre devait être de même nature que tous les autres villages du Mehmel. Le chemin s'élève, après cette plaine, sur un pli de terrain qui est le bord oriental du Mehmel, dont la largeur totale peut être de 20 kilomètres. Du haut de cette côte on découvre, en se retournant, le Mehmel tout entier, la table du Djaâfa, l'Aourâs, le Pharaoun, le Bekkar, longue ligne dentelée de cèdres, la masse énorme, isolée, du Chellia, et le plateau des Beni-Imloul couvert de noires forêts de pins ; on descend ensuite, à travers des roches calcinées et rouges, vers la plaine de Guèrt. Les indigènes assurent que ce nom signifie « *terre de labour* ». Elle n'est plus qu'un bassin dévasté, absolument inculte, dans lequel on séjourne le moins possible. Elle rappelle la Sbikha ; mais la lumière plus forte et le vent plus violent lui donnent déjà une apparence saharienne. Bordée d'ondulations arides, au sud-ouest et au nord-est, elle semble fermée dans la direction du sud. Elle s'ouvre néanmoins de ce côté par un étroit passage, le Foum-Guentis, au-dessus de Sidi-Abid.

Cette plaine, rendez-vous des gazelles qu'on y voit par groupes de vingt ou trente brouter parmi les ruines romaines, laisse un souvenir impérissable à tous ceux qui l'ont parcourue, comme je l'ai fait pendant cinq jours de Chehli. Les pans de murs lointains, les portes qui dominent encore les ruines de Gouçats, les pierres isolées d'un grand nombre de villages, se multipliaient à mes yeux par l'effet du mirage, puis disparaissaient dans les flots de brume que poussait le vent du sud. Ce spectacle magique, qui eût ravi un poète, éveillait aussi les espérances d'un chercheur ami de l'antiquité ; car il était peu probable qu'on se fût attardé jamais dans un tel séjour. J'eus alors à me louer d'avoir diminué mon bagage : aussi léger que les Nomades, j'étais libre d'errer, à mon gré, comme eux dans cette terre promise. Là, plus de reconstructions récentes, mais une antiquité vierge, heureusement négligée par des hordes barbares. Je campai, plein de confiance, au pied du Mehmel, près d'Aïn-Imeselan.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Les indigènes racontent qu'une reine possédait autrefois une partie du Mehmel, justement celle qui regarde la plaine de Guèrt. Elle promit sa fille à l'homme qui alimenterait d'eau son château d'Aïn-Roumi et sa ville d'Enchir-Mertoum. Deux magiciens se présentèrent. Le premier fit jaillir des sources ; le second construisit un canal souterrain qui, recueillant toutes les eaux de la montagne, desservit le domaine de la reine en entier. Elle donna sa fille à l'auteur du canal. Cette légende est le dernier souvenir des travaux exécutés par les Romains dans la plaine de Guèrt. Ils devaient être plus considérables encore que ceux de la plaine de Baghaï, car l'eau y est beaucoup plus rare.

Aïn-Roumi, à quelque distance au sud d'Aïn-Imeselan, est le reste d'un petit village romain dans lequel on ne trouve rien d'intéressant. Il n'en est pas de même de Enchir-Mertoum, situé à 3 kilomètres environ au nord-est de ce même Aïn-Imeselan. Là est une petite ville égale à celle de *Cedia*, ou même à *Mascula*. Elle s'étend en plaine sur une longueur de 1,500 mètres environ, et l'on y remarque d'abord des colonnes, encore debout, au pied desquelles gisent des fragments d'arceaux à demi ensevelis. Trois d'entre eux portent des inscriptions :

1° INNOMINE..NIE..... ◦RE DONINI....◦...

2° MQVEPERSECVTI◦NEMPA...

3° VIT..HANCECLESIAM...

Je crois que ce *persecutione* fait allusion à une reconstruction de l'église, après quelque persécution des Donatistes. Il est peu probable qu'il soit fait allusion ici aux Vandales, parce que ces derniers ne s'étaient pas établis aussi loin dans le sud. Du moins les Byzantins, qui se sont partout substitués aux Vandales, ne me semblent pas avoir laissé de traces dans la plaine de Guèrt. On trouve aussi à Enchir-Mertoum une enceinte rectangulaire, fort bien bâtie, dont les murs ne s'élèvent pas à plus de deux mètres au-dessus du sol, et qui peut avoir trente mètres de côté ; cette enceinte ne paraît pas avoir jamais supporté d'édifice, et on n'en peut deviner la destination. Les pierres qui la composent, sont bien ajustées, grandes, mais assez grossières, et elles portent

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

presque toutes des signes dont le déchiffrement est éminemment intéressant (Voir pl. II).

On en trouve d'analogues, mais bien moins variés, à Gouçats, dans la même plaine de Guèrt. Ils couvrent pour ainsi dire les marches de la basilique de Tébessa. On les remarque aussi sur la grosse construction centrale de l'oasis de Tolga. Enfin, je possède une lampe d'argile sur le fond de laquelle on les retrouve. Ce dernier fait peut nous prouver qu'ils ne sont point de simples marques d'appareillage tracées au gré des tailleurs de pierres. D'ailleurs on ne peut l'admettre, si l'on considère la manière dont ils sont distribués. Le groupe IAD se trouve sur toutes les pierres d'une enceinte quadrangulaire de Gouçats, à l'exclusion des autres. D'autre part, à Tébessa comme à Enchir-Mertoum, ils sont prodigués avec une variété tout à fait surprenante. J'inclinerais à penser que ce sont des marques de corporations ouvrières. Si ma conjecture est admissible, ces marques offrent un sujet d'étude précieux et nouveau, car elles nous révèlent des altérations curieuses de l'alphabet romain, peut-être même un mélange de cet alphabet et de l'alphabet berber, d'où l'on peut tirer des conséquences historiques. Ainsi, l'usage du signe $\frac{T}{I}$ à Enchir-Mertoum, nous apprend que l'enceinte rectangulaire sur laquelle il se trouve, fut bâtie à la fin du quatrième siècle, et est probablement contemporaine de l'arc de triomphe de Gouçats que nous décrirons plus loin. Ce signe est une altération de la lettre E, fréquente sur la dédicace de cet arc, dont la date est le règne de Valens et de Valentinien. On ne trouve pas, je pense, la lettre E figurée de la sorte sur des monuments antérieurs, et cette forme n'était pas encore d'un usage général au quatrième siècle, car elle ne paraît pas sur une autre dédicace à Valens et Valentinien qui ornait le temple de *Thamgad*. Or, comme l'enceinte rectangulaire d'Enchir-Mertoum constitue, avec la petite église que nous venons de mentionner, la partie la plus considérable de la ruine, on peut en induire que la petite ville romaine qu'elle représente, fut bâtie à la fin du quatrième siècle.

Si l'on comparait de la sorte les signes de la basilique de Tébessa d'abord à ceux d'Enchir-Mertoum, ensuite à ceux de Gouçats et de Tolga, on contribuerait utilement à la question encore

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

si incertaine de la destination première de cet édifice célèbre. Vu la richesse et l'agencement parfait des matériaux qui en composent la plus grande partie, on pense et on soutient avec raison qu'il ne saurait être une œuvre byzantine, et l'on en recule la date première jusqu'au règne de Caracalla. Cet édifice n'aurait donc pas été primitivement une basilique, mais un forum civil, en partie détruit plus tard, remanié et consacré au culte. Cette thèse, développée avec talent dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, rencontre de nombreux contradicteurs. Il me semble que le doute cesserait, si l'on prouvait que les marches qui sont certainement la partie la mieux ajustée de la basilique, datent de la fin du quatrième siècle, probablement du règne de Valens et Valentinien. On y parviendrait par l'étude des signes qui les couvrent, car ils offrent une analogie frappante avec ceux d'Enchir-Mertoum. La construction de la basilique, en tant que basilique, sans remaniements et d'une seule pièce, à la fin du quatrième siècle, expliquerait les inégalités choquantes que l'on a remarquées entre certaines parties de l'ornementation, et l'harmonie sévère de l'ensemble. Le goût s'était déjà corrompu ; cependant on conservait, au quatrième siècle, les traditions générales et les règles de l'art de bâtir. Il n'était plus d'ouvriers capables de ciseler l'arc de Caracalla ; mais un élève de Vitruve pouvait encore trouver des tailleurs de pierres et des appareilleurs. Cent cinquante ans plus tard, ces derniers avaient eux-mêmes disparu. Je fournirai plus loin des raisons d'un autre ordre à l'appui de cette opinion, quand j'aurai décrit toutes les ruines que j'ai pu visiter dans le pays des Nemencha.

On traverse la plaine de Guèrt de l'ouest à l'est pour atteindre, sur les pentes d'une petite montagne dénudée, la source d'Aïn-Ghorâb. Les ruines d'Aïn-Ghorâb ne sont pas très-étendues. Elles couvrent l'ouverture d'un petit ravin pierreux dans lequel un ruisseau alimente un réservoir de dimension moyenne. L'aspect de ce lieu est celui de tous les villages de la basse époque. On y distingue d'abord, au sud du bassin, sur le flanc de la colline, le reste d'un petit fort ou plutôt d'un rempart composé de pierres mal jointes et même de roches grossièrement taillées. Évidemment ce n'est point là de l'art romain ou byzantin ; c'est

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

encore moins une construction arabe, car les indigènes n'ont pas souvenir d'une occupation arabe à Aïn-Ghorâb. Force est donc de l'attribuer à la période de transition pendant laquelle les derniers colons romains, et les plus misérables, mêlés aux Berbers, subsistèrent sans gouvernement. Elle ressemble bien moins à un mur romain qu'au rempart berber de la forteresse du Djaâfa, au sud de Khenchela, dans laquelle le roi Iabdas renferma ses femmes et ses trésors, au dire de Procope. Si l'on considère ensuite les petits groupes de maisons ruinées qui s'étendent depuis le pied de ce mur jusqu'au fond du ravin, on y trouve, avec surprise, de véritables tombeaux mégalithiques, composés d'une grande dalle supérieure, large de 1 mètre, longue de 2, et de quatre ou six supports carrés, façonnés, que l'on croirait empruntés aux ruines romaines qui les entourent. Au-delà du ruisseau et sur le flanc nord du ravin, on en trouve encore un très-grand nombre ; si bien qu'on pourrait dire qu'ils dominent dans cette localité romaine évidemment pauvre. Un peu plus bas, et à 400 mètres environ du bassin, on trouve une sorte de cuve carrée, très-bien taillée, de 1m20 de longueur sur 0m80 de largeur ; à côté est une longue et large dalle qui la recouvrait entièrement, et tout autour sont disposées des pierres droites en ordre concentrique. C'est là une sépulture berbère par le cercle qui l'entoure et la dalle qui la fermait, romaine par la nature, la forme et le fini de la cuve qui contenait le corps. Ces faits s'ajoutent à d'autres déjà signalés et prouvent que les constructions dites mégalithiques ne sont pas toutes d'une époque très-reculée. Il n'est personne, qui en les voyant mêlées à des ruines romaines de la basse époque, et composées des mêmes matériaux, ne leur assigne la même date. Je puis rappeler à ce propos que, dans les forteresses berbères, qui sont tout au plus contemporaines de la fin de l'Empire et auxquelles les soldats de Salomon donnèrent l'assaut, par exemple, celle qui commande le défilé d'El-Fedj, près de Khenchela, et celles qui s'élèvent sur les sommets du Chettaya, du Chabor, du Djaâfa, on trouve des pierres taillées, tirées évidemment des ruines romaines voisines. Elles servaient d'ornement à ces grossières demeures. Les Berbers en avaient usé de même, sans doute, lorsque, associés plus étroi-

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

tement par le christianisme aux colons romains, ils s'ensevelissaient au milieu d'eux, tantôt adoptant complétement leur mode de sépulture, tantôt conservant, dans ses éléments essentiels, la forme de leur tombeau national. Cette question ne peut-être clairement traitée que dans un rapport spécial ; mais, en ce qui touche ces ruines d'Aïn-Ghorâb, je crois pouvoir les regarder comme le premier signe de l'époque de transition, comprise entre le commencement du cinquième siècle et l'invasion arabe, période dans laquelle les Berbers se mêlèrent directement aux colons romains, puis les remplacèrent à mesure qu'ils disparurent, et enfin en recueillirent les misérables restes dans leurs tribus.

L'intérêt que présentent ces constructions hybrides, disparaît devant l'importance de deux petites ruines d'inégale grandeur, qui complètent l'Enchir d'Aïn-Ghorâb.

La première, à droite du ruisseau, consiste simplement en un groupe de pierres de grand appareil, et d'arceaux grossièrement travaillés ; mais quatre de ces arceaux portent des inscriptions. Là était une église. Un mot de l'épigraphe fait allusion à une reconstruction, et nous rappelle quelque fait de l'histoire chrétienne analogue au « *persecutionem* de l'Enchir-Mertoum :

1°	VNV.....OVES	3°	RESTNVMAVO.
	...VINVSI....		..CRCELEBR..
	.....		.MEN, IICO..
2°	.....(très-fruste).	4°	VSTAS.....
	....O I LI.....		ET.....
	.....I I I.....		VBENTERESVRGIT

A quelques pas de là, s'élève une construction carrée, de 20 mètres de côté environ ; elle est basse, mais remplie de pierres renversées, toutes de grand appareil. Elle est entourée d'une sorte d'esplanade carrée également, à la façon des forteresses byzantines ; et d'abord on la prendrait pour un fortin, si les murs en étaient plus élevés, ou si les débris en étaient plus considérables. Sur le flanc nord-est de cette ruine, gisant sur l'esplanade, on trouve des fragments d'arceaux, qui sans doute ont été

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

transportés là de l'église voisine. Ils sont inscrits comme les précédents, et l'un d'entr'eux porte les noms des apôtres Pierre et Paul. On peut en conclure que la petite église d'Aïn-Ghorâb était dédiée à ces deux fondateurs du christianisme :

1° CEDE PRIVS NOMEN
RECTALETAN...AERV
HAEC PETRI PAVLI QV

2° VITATI CEDEVET
ITADICARE † I..
E SEDE † CRISTO

3° E..MVNVS...† AECLESIA
ABETVNA FIDES † DOM
TCVRA PROBANTI † ..IST

Ce complément d'inscription n'explique pas le monument carré près duquel il se trouve. En l'examinant en détail, j'ai eu le bonheur d'y rencontrer, au milieu de pierres grises renversées, une longue pierre blanche de 1m35 de longueur sur 0m25 de hauteur ; elle est malheureusement rongée à une de ses extrémités par une mousse rouge qui s'attache souvent à ces sortes de calcaires. J'ai lu néanmoins les quatre lignes suivantes :

† HC DOMVS D.. .CAVITATIOSIS...I.....
† HC MEMORIA BEATI ÆMRTIRIS DEI CONSVLTI....
† HC EXAVDIETVROMNISQI INVOCAT NOMEN DEI...
QVR HOMO MORARIS DOIVBANTE MELIORA.....

Je pense que cette dédicace appartient au monument dans lequel elle se trouve. Elle n'a pas dû y être transportée d'ailleurs, car l'édifice ayant été bâti tout d'une pièce en grosses pierres grises, épaisses et très-résistantes, cette pierre blanche n'aurait pu être amenée là que pour être réduite en moëllons et servir dans l'intérieur des murailles ; par conséquent, elle aurait disparu. Elle décorait plutôt l'entrée de l'édifice. Si cette conjecture est juste, nous avons là, à Aïn-Ghorâb, un monument élevé par la piété des premiers fidèles à la gloire d'un martyr, une *memoria*. On l'avait entouré d'un dallage assez large pour que les

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

chrétiens pussent s'agenouiller en grand nombre sur les quatre faces, et, comme le porte l'inscription *invoquer le nom de Dieu.*

La lecture du nom du Bienheureux est malheureusement difficile ; j'ai déchiffré, après avoir gratté la mousse, CONSVLTI, mais je regrette vivement de n'avoir pu prendre l'estampage à cause de la violence du *chehli* (1). Est-il permis d'espérer que les profanateurs qui ont bouleversé les pierres supérieures de la *memoria* ne l'ont pas dévastée de fond en comble ? Le caveau qui devait renfermer les reliques, à l'intérieur du monument et sous un dallage épais, subsisterait-il encore ? J'estime que vingt hommes, bien dirigés et munis d'instruments nécessaires, dégageraient complètement en huit jours, ou même moins, l'intérieur de cette *memoria*. En admettant même qu'elle ait été complètement pillée, l'étude détaillée qu'on en ferait mettrait peut-être sur la trace d'autres découvertes importantes, car il y a en Algérie bon nombre de ces petites ruines carrées, basses et assez bien conservées, qui sont jusqu'ici regardées comme des constructions militaires byzantines et qui sont probablement tout autre chose.

La ligne de collines dans laquelle se trouve Aïn-Ghorâb, borde la plaine de Guèrt jusqu'à Sidi-Abid. La piste arabe qui relie ces deux points, accompagne la colline, mais à une certaine distance. C'est probablement à ce fait que l'on doit d'ignorer encore l'importance de la ruine d'Aïn-Seguer, qui ne le cède guère à celle d'Aïn-Ghorâb. Cet Aïn-Seguer est à 4 kilomètres environ de Sidi-Abid, dans un pli de terrain rocheux, mais pourvu d'une petite source. J'y ai trouvé deux constructions assez fortes, dont l'une peut avoir été un ouvrage défensif ; mais l'autre est bien certainement encore une *memoria* de martyr. Elle consiste, comme la précédente, en un édifice carré, peu élevé, ruiné dans

(1) M. Lac de Bosredon, auquel on doit de si intéressantes découvertes archéologiques, et notamment la détermination de *Ubaza Castellum*, a été plus heureux que moi un peu plus tard. Il a pu faire prendre un estampage de l'inscription d'Aïn-Ghorâb, et même de l'inscription suivante d'Aïn-Segueur, que j'avais eu le plaisir de lui signaler. Ses lectures concordent avec les miennes (Cf. *Recueil de la Société archéologique de Constantine*). Je me plais à rappeler ici l'aimable accueil que me fit M. Lac de Bosredon, alors chef du Bureau arabe de Tébessa.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

son milieu et composé de grosses pierres de taille, grises, assez mal travaillées. On n'y trouve pas ce dallage circulaire si remarquable à Aïn-Ghorâb. J'avoue que le hasard seul me fit lire l'inscription qui nous prouve la nature du monument : j'en avais examiné toutes les pierres sans rien découvrir, lorsque la lumière du soleil qui baissait à l'horizon me fit remarquer des traits grossiers sur l'une d'elles en apparence semblable aux autres. Je parvins à lire les trois lignes suivantes :

IC SEDES SANCTI
IC RECISIO CALISE
IC INCRISTO FLOREAT

Le nom du saint est-il *Calise* ou *Cause* ? Je lus *Calise*. En déchiffrant je lisais d'abord *Colli* ; mais je puis affirmer que c'est un nom propre d'homme qui suit RECISIO. La *memoria* d'Aïn-Seguer est plus petite que celle d'Aïn-Ghorâb, et exigerait certainement moins d'efforts.

Reste l'intérieur de cette longue plaine de Guèrt. Du bord des collines que nous venons de parcourir, je distinguais au loin des ruines considérables. J'y allai une première fois en partant d'Aïn-Ghorâb, et je visitai le groupe le plus important nommé Gouçats (les arcs). Je n'y pus rester que quelques heures ; mais ce que j'y vis, notamment deux arcs de triomphe encore debout, des ruines de tombeaux, des vestiges d'une sorte de camp retranché, avec deux tours carrées, me décida à tout tenter pour y revenir avec quelques hommes, malgré le *chehli* et le peu de goût des indigènes. J'allai à Sidi Abid, je fis monter six hommes, avec des pioches arabes, sur des mulets, et je les entraînai jusqu'à Gouçats. Nous travaillâmes là pendant cinq heures, surtout au pied de la porte principale sur laquelle on lit encore un fragment d'inscription. A force de retourner et de déchiffrer des fragments dispersés à l'entour, je trouvai que cette porte avait été dédiée aux empereurs Valens et Valentinien, sous le règne desquels fut réparé le grand temple de Thamgad. Cette dédicace est double ; les caractères employés, surtout le mauvais état des pierres, en rendent la lecture difficile (Voir planche II, fig. 1, 2 et 3.)

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Je dus, à mon grand regret, revenir le soir à Sidi Abid. Le manque d'eau et l'absence complète de tentes dans un cercle de 20 kilomètres, m'interdisait de poursuivre mon travail, mais je ne crains pas d'exagérer en disant que la ville de Gouçats est un des points les plus curieux que puisse visiter un archéologue. La seconde porte, encore debout, est moins intéressante que la précédente ; près d'elle on remarque une construction basse et carrée, absolument semblable à celle d'Enchir-Mertoum. Au milieu de la ville on trouve une autre enceinte quadrangulaire, mais beaucoup plus grande et qui peut avoir 100 mètres de côté. Les deux coins nord de ce carré présentent deux tours également carrées et basses. Il est impossible de le considérer comme l'assise d'une forteresse, car on ne voit pas où les pierres supérieures auraient été transportées. En dedans, à fleur du sol, apparaît un mur en pierre, très-bien appareillé, qui présente l'aspect d'un fer à cheval. Peut-être deux ou trois journées de travail nous révéleraient la nature de la construction toute entière, si l'on creusait dans l'intérieur de ce demi-cercle. J'ai songé involontairement, en le considérant, à quelque *schola* semblable à celle de Lambèse ; et, en effet, on peut conjecturer qu'à la fin du quatrième siècle, les Romains avaient construit à Gouçats un camp retranché plus petit que celui de la légion troisième *Augusta*, mais analogue, quand le développement tardif de la colonisation sur le plateau des Nememcha y exigea la permanence d'un corps de troupes. Une troisième enceinte carrée se présente au sud de la ville. Sur une pierre très-grossière qui en est voisine et qui en provient assurément, on lit, en caractères très-mal gravés, CVRIAORDINIS. Est-il admissible que ce carré sans ornements ait été le Forum de la ville ? Peut-on conclure de la grossièreté des caractères de cette inscription aussi bien que de la date de l'arc de triomphe, que la ville de Gouçats est, comme la petite ville d'Enchir Mertoum, relativement moderne, en tout cas bien postérieure à Thamgad et à Lambèse ? Ce fait prouverait que la prospérité de l'Afrique s'accrut sans cesse depuis la fin du premier siècle et atteignit son apogée à la fin du quatrième, juste au moment où la prépondérance de l'élément barbare dans les armées décida la chute de l'empire. Il nous fait entrevoir aussi

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE ALGER

Fig. 1.

1.° (Pierre restée au dessus de l'Arc.)

HLICI...
HLIXIV
HQCASSIOP

Fig. 2.

2.° (Pierre dégagée par moi au pied de l'Arc)

AHHCTVPATRIO
VNOCASSIOHHIC

(3.°) HLICISICVLODD
HLIXIVNIORINV
CASSIOHRIOXIOT.

(4.°) MPROAHHCTVPA
....NITIA ... VS.....
- - - - -

(5.°) ALINTISSRAT
VSVOIXCONSV
ICAIHB.....

Fig. 3.

Fragments.

(1.°) DNN
SPOLI
IP

(2.°) NIITVAL
TARIBNAR

(3.°) NTINIAA
CVMSV

(4.°) TVNI
MIV
TCV

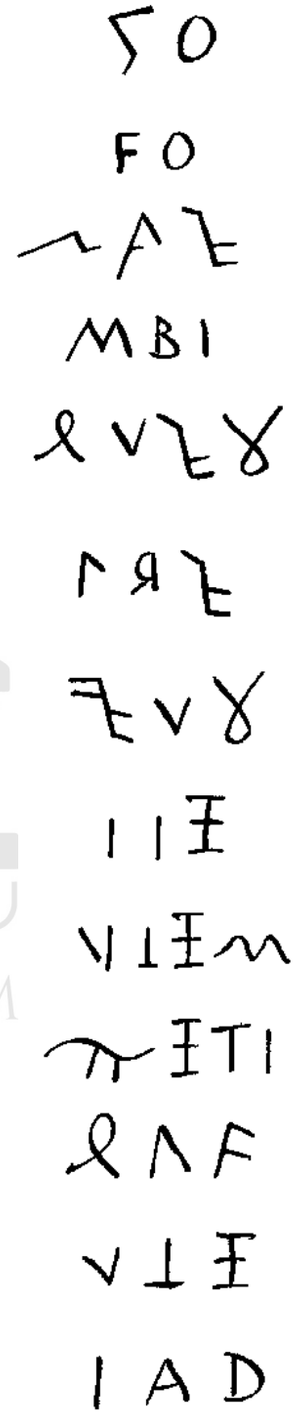
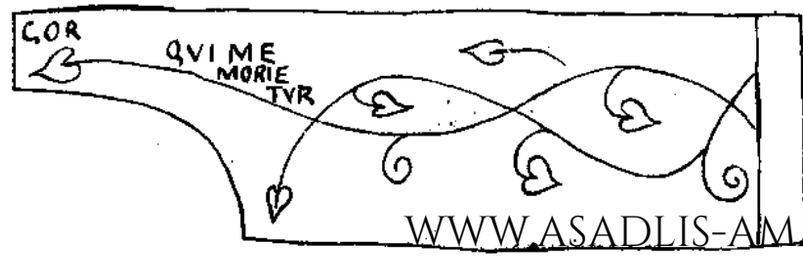


Fig. 4



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

dans quel sens cette prospérité s'est développée, à savoir dans les intervalles des grandes voies militaires qui furent, les premières, bordées de grandes villes. Les tombeaux sont nombreux à Gouçats, mais ruinés pour la plupart. Les uns véritablement romains se continuent à l'ouest de la porte principale. La seule inscription que j'y aie relevée est la suivante (Voir planche II, fig. 4.)

D'autres occupent la partie nord-occidentale de la ville et donnent lieu aux mêmes remarques que ceux d'Aïn Ghorâb. Ils sont circulaires ou carrés et couverts de grandes dalles. Il est vrai qu'ils ne prédominent pas comme à Aïn Ghorâb, mais j'ai déjà signalé à Madaure deux tombeaux circulaires parmi les ruines de cet important municipe, et le rapprochement de ces deux faits suffit à prouver que, dans de grandes villes romaines aussi bien que dans des villages ignorés, les Berbers avaient quelque peu conservé l'usage de leurs sépultures anciennes.

Enfin, quel était le nom de cette ville de Gouçats ? Il est certainement sous le sol, non loin de l'inscription « *Curia ordinis* ». J'avais d'abord pensé le retrouver sur un cippe isolé, voisin de la porte principale ; mais l'inscription en est malheureusement fort incomplète :

.....PERATO
.....CAES
.....VRE
.....NTO
.....I
.. ..VNT
.. ..DD
.....SAVG
.....C

Cette plaine de Guèrt est le type des centres secondaires qui peuvent offrir d'heureuses découvertes en Algérie. La période des premières reconnaissances est close. Nul ne peut désormais livrer à la science des villes entières comme Thamgad, Lambèse ou Tébessa. Ces grandes fortunes sont tombées depuis longtemps dans des mains illustres ; mais il nous reste encore une menue monnaie trop précieuse pour être négligée. Or, ce travail com-

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

plémentaire, qui nous donnerait décidément toute l'Algérie ancienne, est aussi considérable que le premier ; en même temps, comme il est d'une nature différente, il exige d'autres moyens d'action. Il ne s'agit pas aujourd'hui de se fixer dans un centre riche en documents inédits, mais de fuir les centres et de fouiller, dans les régions peu connues qui les séparent, toutes les cachettes de l'antiquité. Il faut en même temps que l'explorateur puisse s'arrêter où bon lui semble, insister sur une découverte, fût-il à 200 kilomètres d'une ville ou d'une garnison française. J'espère ajouter d'autres preuves à la démonstration de cette vérité.

On va rapidement de Sidi Abid à la limite saharienne. Les Nememcha (Aoulâd-Rechèche) l'atteignent, soit en passant par le Fedj-ez-Ziouân, le plateau de Brîla et Bou-Dokhân, soit en marchant droit sur Mdîla et Ferkan par Oum-el-Ardjâm. C'est de ce dernier point que l'on comprend le mieux l'action dévastatrice du vent et de la lumière africaine sur l'extrémité méridionale de la région que nous venons de parcourir. Vu d'Oum-el-Ardjâm, le plateau des Nememcha apparaît comme une haute digue rongée sans cesse, en avant de laquelle, à une grande distance, quelques plis de terrain émergent encore. On sent que d'heure en heure le pays élevé que l'on a sous les pieds recule devant la solitude indéfinie. Le même spectacle, contemplé du Chechar, est moins terrible, parce que les témoins qui subsistent en avant, comme le Médeloua et le Hallab, présentent encore une certaine masse. Il y a, entre ces deux aspects, une différence analogue à celle des falaises normandes et de la côte bretonne. Nous limitons résolument le plateau des Nememcha à Oum-el-Ardjâm. Au nord et au sud-ouest de ce point, suivant la direction de tous les terrains érodés de l'Algérie, il se continue sans interruption, à peine découpé par des crans plus ou moins larges, ouvrage des torrents, dont le plus considérable est le Foum de l'Ouâd-Helal. En face, sur une largeur d'environ 18 kilomètres, ce ne sont que petites buttes, nivelées en forme de table, et à peine discernables, jusqu'à l'ondulation basse, longue, étroite, qui porte Ferkan ;

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

puis le désert, absolument lisse, prend la teinte bleue d'un Océan. En arrière, le plateau lui-même n'offre plus de plaine entourée de hauteurs moyennes, comme celle de Guèrt, ou majestueusement indéfinie, comme celle de Cheria. Assailli violemment et déjà vaincu, il s'entr'ouvre en sillons aux pentes abruptes, le long desquels les eaux sauvages arrachent tous les ans les plantes et les terres. Ce ne sont que roches de gypse dont les gradins horizontaux et continus sont autant de chemins serpentant à travers cette nature désolée. Peu à peu, à mesure qu'on remonte vers le nord, la végétation reparaît. C'est d'abord le Chih, l'Oussera, le Retem, dans le fond des Ouâd, puis de tristes touffes de halfa ; mais si l'on se retourne, on aperçoit toujours, découvert en entier, l'Océan saharien, et cette vision grandiose ne cesse qu'après 60 kilomètres de route, lorsqu'on touche à Sidi Abid.

Dans cette portion de terrain, déchirée sans doute autrefois comme aujourd'hui, les eaux complètement souterraines se subdivisent à tel point, et les côtes rocheuses qui les séparent sont si peu cultivables, que les Romains ont dû renoncer à y rien entreprendre. La valeur des villages qu'ils y auraient bâtis n'aurait jamais compensé la dépense de leurs bassins et de leurs aqueducs. On ne trouve donc pas de ruines romaines entre Sidi Abid et Oum-el-Ardjâm. Il faut excepter cependant Ksar-el-Aïssaoui, à 2 kilomètres environ en-dessous de Sidi Abid, sur la rive droite et au bord du ruisseau qui s'est échappé de la plaine de Guèrt par le Foum-Guentis. Ce château (*ksar*) est romain et semble d'une bonne époque. On n'y trouve aucune inscription. Un détachement de Lusitaniens y tenait peut-être garnison comme à Vazana. Son rôle semble avoir été de défendre l'accès de la plaine de Guèrt ; mais je ne saurais trop me défier de ces sortes de conjectures ; car on trouve, soit dans l'Aourâs, soit dans le Chechar, soit encore dans le plateau des Nememcha, beaucoup de positions naturelles plus importantes, que les Romains n'ont pas défendues par des ouvrages militaires.

La zone saharienne est le complément nécessaire de cette étude. Elle en fait partie au même titre que *Mascula*, *Cedia* et *Vazana*. Je la contemplais pour la quatrième fois, quand je descendais la pente de Oum el Ardjâm. Je l'avais déjà vue à Tolga,

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

à Biskra et à Khenga Sidi Nadji. Il est incontestable que cette bande toute entière n'était pas dans l'antiquité ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle était arrosée, que le palmier n'y dominait pas, que les cultures y étaient continues. Le système d'irrigation que l'on constate au nord de l'Aourâs, y avait été appliqué avec un soin spécial. On peut d'ailleurs observer qu'il est beaucoup plus facile de recueillir les eaux, de les emmagasiner et de les distribuer sur la ligne de Mlili (*Gemellæ*) au chott Melr'ir, que dans le Djebel Chechar, par exemple, ou dans le plateau des Nememcha, parce que cette ligne se compose des points les plus bas de leur chute. On a retrouvé, dans le Sahara, des canaux romains d'une grande largeur ; telle est la Saguia-bent-el-Khâs, qui commençait près de l'oasis des Aoulad Djellâl et traversait le petit désert de Mokrân. Un barrage établi dans le lit de l'Ouâd Djedi rejetait les eaux sur la rive droite de cet Ouâd, du côté du Sahara, et quelques postes dont on voit encore les traces de ce côté, semblent avoir protégé les cultures des terres irriguées. Nous avons aussi remarqué un canal évidemment ancien, près de Besseriani. Les eaux ainsi distribuées dans le sens de la longueur au sud du Hodna, de l'Aourâs et du plateau des Nememcha, permettaient de cultiver les intervalles arides aujourd'hui qui séparent le Zâb septentrional du Zâb méridional, ce dernier de l'oasis de Liana, et Liana de Negrin. Ces oasis, ou groupes d'oasis modernes ont été réduits à l'état sporadique depuis la destruction des travaux artificiels des Romains. Il subsiste encore des cultures au débouché des longs torrents souterrains qui descendent des montagnes du nord ; mais les Romains avaient su relier tous ces débouchés par une longue ligne transversale. C'est ainsi que, en partant du sud-ouest, *Gemellæ*, où le 1er corps de cavalerie auxiliaire de la troisième légion tenait garnison, communiquait avec *Tolga*, qui pourrait être Mesar-Filia, avec *Thabudeos*, devant laquelle périt Sidi Okb'a, avec *Badès*, au sud de Khenga-Sidi Nadji, enfin avec *Ad Majores*, au-delà de Negrin. On pourrait même soutenir, en s'appuyant sur l'exemple de Garta, de Seriana, de Sidi Okba, de Negrin, que la plupart des oasis actuelles n'étaient pas dans l'antiquité ce qu'elles sont de nos jours ; du moins, et certainement, le pays devait présenter

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

un tout autre aspect. L'olivier et non le palmier, y était l'arbre prédominant. On rencontre encore des pieds d'olivier devenus sauvages dans plusieurs oasis; El-Bekri, décrivant les oasis du Zâb au onzième siècle, dit qu'elles étaient remplies d'oliviers; partout, dans les ruines romaines du Sahara, on rencontre encore des pressoirs à huile. J'ai marqué, dans un rapport précédent, que la population indigène de l'Aourâs n'était pas nomade, ne pouvait pas l'être dans l'antiquité. Or la culture du palmier sur la limite méridionale de cette région n'a de raison d'être que si les habitants du nord viennent y échanger leur blé contre des dattes indispensables à la vie nomade. Assurément le palmier existait à *Gemellæ*, *Thabudeos*, *Ad Majores;* mais il ne devint prépondérant qu'après l'invasion arabe et la ruine des villages et des villes de l'Aourâs, lorsque les habitants des montagnes, appauvris, eurent besoin de deux régions pour vivre, le Sahara pendant l'hiver, la montagne pendant l'été, et se transportèrent tous les ans deux fois de l'une à l'autre. Nous feront valoir en dernier lieu que la culture du palmier exige de très-grands soins et est en quelque sorte artificielle. Il s'en suit que le blé devait être cultivé sur la limite saharienne beaucoup plus qu'il ne l'est aujourd'hui. On ne le trouve maintenant que sous l'ombre des palmiers, parce que ces derniers absorbent toute l'eau des petits canaux; mais les oliviers qui tenaient leur place exigent bien moins d'humidité, et les Romains disposaient aussi d'une quantité d'eau bien plus considérable que nos Indigènes. Nous imaginons donc, au sud de l'Aourâs, une zone agricole très-semblable aux cultures de la côte de la mer Méditerranée ou même de la Provence, des champs de blé canalisés, des bosquets d'oliviers, de figuiers, et des groupes de palmiers à l'état d'arbres d'agrément. Quelle en était la largeur? C'est ce que nous tenterons de déterminer plus tard; mais nous pouvons dire dès à présent qu'elle était assez considérable; car il faut tenir grand compte des irrigations de la rive méridionale de l'Ouâd Djedi, et l'on a retrouvé, bien loin dans la région des Chott, des pierres romaines attestant une occupation.

Une autre question très-importante est de savoir si cette zone était exclusivement militaire. Elle était ce que la Notitia appelle

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

une *limite*, ou plutôt une suite de *limites* : *Limes Badiensis* (Badès), *Limes Tubunensis* (Tobna), *Limes Gemellensis* (Mlili), chacune sous les ordres d'un *præpositus* ; mais bien que ces territoires eussent un caractère particulièrement défensif, ils étaient loin d'exclure la colonisation. Quand nous voyons les colons romains s'introduire audacieusement, dès le commencement du premier siècle, parmi les populations berbères indépendantes, fonder des établissements comme *Mascula*, des villes très-ornées comme Thamgad, dès les premières années du second siècle, auprès des populations sauvage de l'Aourás, enfin descendre dans les vallées creuses de l'ouád Abdi, de l'Ouád el Abiod, de l'Ouád el-Arab, se répandre sur le plateau de Nememcha, bâtir partout des villages, des fermes pendant les deux siècles suivants, est-il admissible qu'ils se soient arrêtés à 50 kilomètres de la bordure fertilisée du Sahara, pour la laisser exclusivement occupée par des garnisons ? Assurément non. *Thabudeos*, ville forte, était en même temps un évêché ; ses décurions sont mentionnés dans une inscription que cite Morcelli. *Badès* était aussi un évêché. Ce sont des colons romains qui ont taillé ces pressoirs dont les restes jonchent le sol, fabriqué cette fine poterie rouge que l'on trouve partout sous ses pas, gravé les petites pierres tombales dont la carrière est encore visible dans le flanc de la montagne qui domine Zaatcha. *Ad Majores* avait ses *duumvirs* comme *Thabudeos*. L'inscription commémorative par laquelle un d'entr'eux nous apprend qu'il avait érigé à ses frais un monument public, gît encore à terre. L'illusion qui consiste à regarder cette ligne saharienne comme exclusivement militaire, provient de l'aspect du terrain tel que nous l'ont fait dix siècles de dévastation, et de quelques gros châteaux d'une bonne époque demeurés debout au milieu de nos oasis, à Tolga, Lichana, Farfar, Branis ; mais ces châteaux seraient-ils encore plus nombreux, leur présence n'exclut pas la colonisation civile. Partout en Algérie, dans des conditions variables suivant les époques et les régions, nous voyons les colons romains se mêler aux soldats, et les soldats, devenus colons à leur tour, s'attacher au sol de leur nouvelle patrie, qu'ils soient nés sur les bords du Danube, de la Seine, ou du Rhin.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

La portion du Sahara que nous avons sous les yeux des hauteurs de Oum-el-Ardjâm, est nettement déterminée par les deux villages modernes de Ferkan et de Negrin, et par les deux ruines de Mdîla et de Besseriani. La plaine de Mdîla est le terrain profondément raviné qui s'étend du plateau des Nememcha à la colline basse qui supporte Ferkan ; on devine Negrin dans une dépression à l'extrémité nord-est de cette colline ; Besseriani (*Ad Majores*), est un peu plus loin que Negrin dans le Sahara, en face du Djebel Sidi Madjour. S'il est une région dans toute la zone saharienne qu'il soit intéressant de faire revivre, c'est bien cette plaine caillouteuse et désolée de Mdîla, et ce désert sablonneux de Besseriani. Nous négligerons Ferkan et Negrin, qui sont relativement récents et n'ont qu'un rapport lointain avec la domination romaine.

J'estime que les ruines de Mdîla sont celles d'une vieille et grande ville Berbère, tandis que Besseriani est sans aucun mélange une ville romaine, d'une très-bonne époque, analogue à Lambèse. Cette opposition ou plutôt ce rapprochement n'est point accidentel. Dans les villages et dans les petites villes anciennes du Chechar, de l'Ouâd Abdi, de la plaine de Guèrt, nous avons vu, d'après les inscriptions, des Berbers unis aux Romains, assimilés par le service militaire, porter des noms latins et abdiquer leur nationalité ; mais il en était d'autres beaucoup plus nombreux qui, tout en profitant des routes, de l'industrie et de la sécurité de l'empire, ne se confondaient pas avec leurs initiateurs. La preuve en est dans la plaine de Mdîla.

En effet, sur la rive droite et à 3 kilomètres environ de l'Ouâd Helal, à mi-chemin entre Ferkan et Oum-el-Ardjâm, on traverse, pendant deux kilomètres environ, une ruine que l'on prendrait pour celle d'un immense village de notre France méridionale. On n'y trouve rien de monumental, à peine quelques pierres taillées. Or les pierres taillées sont le signe spécial des constructions romaines, et il n'est pas de village romain, si petit qu'il soit, qui ne présente au moins des murs en pierres de taille. A Mdîla, au contraire, les murs qui sont tous à ras du sol, se composent de galets disposés avec habileté, et l'on n'en trouve aucun qui soit réellement bâti. Les pierres taillées qu'on

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

y rencontre ne peuvent avoir servi que d'ornement ; elles ne portent aucune inscription. J'ai examiné avec beaucoup d'attention certaines dalles blanches, brisées, que j'ai rencontrées là ; mais elles sont absolument lisses. Le sol est couvert de fragments de poterie noire, à laquelle la poterie rouge se mêle rarement. Je ne sais ce que des fouilles pourraient produire à Mdîla ; mais déjà on peut comparer ce champ immense, sillonné en tout sens de petits murs bâtis en cailloux, à une ruine analogue que j'ai décrite dans mon rapport sur l'Ouâd Abdi, et qui porte le nom significatif de Branis. A Branis, sur la rive droite de l'Ouâd qui descend vers Biskra, on trouve aussi des murs composés de galets, des fragments de pressoirs, et rarement des pierres taillées qui n'entrent pas réellement dans la construction du village. Non loin de là est le reste d'un petit fort ou d'une prise d'eau, également bâtie en galets, et sur la rive gauche de l'Ouâd, dans la plaine qui s'étend jusqu'à l'oasis actuelle de Branis, on rencontre des tombeaux mégalithiques. Or Branis est le nom à peine altéré d'une tribu berbère prédominante dans l'Aourâs occidental, au temps de l'invasion arabe. On peut en conclure que la ville de Mdîla est aussi une œuvre berbère de la même époque. L'usage de la pierre taillée à l'état d'ornement, est commun à toutes les constructions berbères. Je l'ai déjà signalé plus haut en traitant d'Aïn Khorâb et des forteresses de l'Aourâs. A Mdîla la démonstration est évidente, car ces pierres taillées sont loin d'y être indispensables. On ne saurait objecter que la pierre à bâtir manquât dans cette région, au pied du plateau des Nememcha, et à quatorze kilomètres des calcaires de Ferkan. D'ailleurs les ruines de Besseriani, composées entièrement de pierres de taille, nous offrent de magnifiques modèles dont les constructeurs de Mdîla pouvaient profiter. Il est impossible aussi d'admettre que Mdîla soit une construction arabe. Les Indigènes ont bien gardé le souvenir d'immigrants arabes qu'ils nomment *Mdaïlia* ; mais ils leur assignent comme village, au lieu des ruines que nous venons de décrire, un groupe de masures en terre sèche, bâties en-dessous, juste au bord de l'Ouâd Helal, et à quelque distance du marabout de Sidi Yagoub Djenhâni. Plus importante est une autre tradition indigène, suivant laquelle la

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

plaine de Mdîla était extrêmement fertile. Elle était si riche, dit un proverbe, que les habitants ne se distinguaient pas du Sultan.

Cette prospérité était due évidemment à des barrages établis sur l'Ouâd Helal. Cet Ouâd descend du plateau de Nememcha et sillonne toute la plaine de Mdîla, recevant sur sa rive gauche divers affluents dont le principal longe la colline de Ferkan du côté du nord. Lui-même contourne cette colline, puis s'élance vers le Sahara. Beaucoup plus considérable que l'Ouâd el Arab à Khengha, presque aussi large que l'Ouâd de Biskra, entre cette oasis et El Alia, il offre l'aspect d'un grand fleuve desséché. Sa largeur près du village arabe de Mdîla peut être de trois cents mètres, et il s'accroît à mesure qu'il devient saharien ; il est, dans sa partie inférieure, rempli d'une haute forêt de roseaux où des troupes de chameaux disparaissent, de tamarix énormes parmi lesquels on rencontre aussi quelques oliviers. Le fond en est parfois fangeux, des sources y bouillonnent, et vue de loin, la végétation qui le couvre, encaissée entre des terrains jaunâtres, ressemble à un petit bras de mer. L'ouverture par laquelle il s'échappe du plateau de Nememcha est une entaille grandiose que l'on aperçoit toujours de fort loin. On le regarde comme très-malsain aujourd'hui, à cause de ses émanations fiévreuses. En outre, la chaleur est terrible dans toute cette plaine, plus redoutable peut-être que dans le Sahara proprement dit, car elle s'y concentre dans les sillons que les petits affluents de l'Ouâd y ont tracés de tous côtés. Un Européen qui y resterait au mois d'août en plein midi, serait certainement suffoqué. En somme, toute cette région nous apparaît aujourd'hui comme désolée et dangereuse ; mais quelle n'en devait pas être, au contraire, la beauté quand, arrosée avec intelligence, couverte de jardins et de cultures, elle nourrissait une population au moins égale à celle d'une de nos petites villes de France !

Cette étude donne lieu à une question d'histoire naturelle qui n'est pas sans rapport avec l'antiquité classique. On n'ignore pas dans le Sahara l'existence de serpents énormes que l'on rencontre un peu partout sur la bordure que nous avons décrite, mais qui sont surtout nombreux dans la plaine de Mdîla. La

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

plupart des indigènes que j'ai interrogés m'ont affirmé qu'ils en ont vu, et voici le résumé de leurs déclarations :

Il faut distinguer deux espèces de gros serpents aux environs de Ferkan, de Negrin, et dans la plaine de Mdîla. Les uns sont noirâtres, de la grosseur du bras, assez courts, et n'ont ni tête ni queue, c'est-à-dire que leur tête et leur queue se terminent en grosses pointes arrondies. Quand ils sont irrités, ils se dressent et leur cou se gonfle. A ce signe nous reconnaissons facilement le *naja*, ou vipère à lunettes, fréquente en Egypte. Les Indigènes l'appellent *El-Fa*, et ce nom n'est pas à confondre avec celui de *Lefaa* qui désigne le céraste ou vipère cornue.

L'autre espèce est certainement le Python. C'est, disent-ils, un serpent d'une très-grande longueur, qui peut être gros comme la jambe ou la cuisse, et qui n'est pas noirâtre comme le Fa, mais tacheté et quelquefois rougeâtre ; sa bouche est d'une ouverture démesurée. Najas et Pythons restent cachés dans les berges sablonneuses de la plaine qui s'étend entre Ferkan et Negrin d'une part, et le plateau de Nememcha de l'autre. Ils sortent de leurs retraites pendant l'été, quand la chaleur concentrée dans les plis du terrain leur rend le séjour insupportable. Les Najas sont si nombreux sur le chemin de Ferkan à Négrin, au mois d'août, qu'il est dangereux d'aller d'une ville à l'autre ; quant aux Pythons, qui sont beaucoup plus rares, ils habitent de préférence le marécage extrêmement touffu qui s'étend au sud des ruines de Mdîla. Ils sont en quelque sorte maîtres de cette région pendant tout l'été, car les hommes alors n'y sont jamais, à cause des fièvres et de la chaleur. Peut-être se nourrissent-ils des sangliers qui y abondent aussi pendant l'absence de l'homme.

Tel est le récit que j'ai recueilli de divers témoins. J'ajouterai que, à Liana, dans une région sèche, mais où l'on trouve cependant des sillons ombragés de tamarix, le jeune marabout Si el Ouordi, étant sorti, il y a quelques années, au milieu du jour, pendant l'été, vit un serpent gigantesque s'éloigner lentement du milieu de la broussaille qu'il dominait de toute la tête. Des récits analogues peuvent être recueillis dans le Hodna, où une montagne voisine de Msîla est, dit-on, la demeure habituelle

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

des Pythons. Je ne rapporte pas ici les fables que les Indigènes débitent dans l'Aourâs sur les dragons fabuleux à longue crinière. Toutefois, il est à remarquer qu'ils leur assignent toujours pour demeure la bordure saharienne, et il est possible qu'ils fassent allusion à quelques reptiles énormes, semblables à celui que combatit l'armée de Régulus. La condition spéciale du développement de ces animaux étant l'humidité jointe à la chaleur, ils ont dû diminuer en nombre depuis la haute antiquité; mais il nous est permis d'affirmer qu'il en existe encore en Algérie.

La colline isolée de Ferkan, au-delà de laquelle commence le Sahara proprement dit, ne présente pas de ruines romaines. Le village de Negrin en est également dépourvu, bien qu'un évêché « *Nigrensium Majorum* », soit mentionné par les écrivains ecclésiastiques. L'admiration de voyageur n'en est que plus grande lorsque, quatre kilomètres après Negrin, en plein Sahara, il aperçoit les ruines de Besseriani. J'ai déjà mentionné le canal qui se dirige vers cette belle ruine le long du Sahara, et que les Indigènes croient être d'origine romaine. Il appartient, sans doute, au système des canaux que les Romains avaient creusés depuis le Zâb jusqu'à Djérid. On assimile peut-être avec raison Besseriani à *Ad Majores ;* cependant on ne possède aucune inscription qui le prouve, quand il serait facile d'en obtenir. En effet, la partie principale des ruines de Besseriani consiste en un carré de cent mètres de côté environ, recouvert de sable, mais présentant des buttes régulières qui témoignent de quelques petits monuments ensevelis. On a ouvert deux de ces buttes, et dans toutes les deux on a trouvé de grandes inscriptions d'une très-belle époque. En supposant que la fouille de chacune d'elles demandât une journée de travail, on se rendrait compte en dix ou douze jours de cette partie la plus importante de la ville. Je regrette vivement d'avoir été contrarié par le temps, sur la fin de ce voyage, surtout d'avoir été réduit au rôle de touriste, faute de moyens suffisants.

On entrait dans le carré central de Besseriani par un arc de triomphe orné d'une dédicace monumentale souvent reproduite : (Long. 1 mètre, haut. 0,60, lettres 0,12).

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

(1°) IMP CAE
AVGVST
MAXIMV
L MINIC

(2°) ARDIVIN
VSGERM
VSTRIBPOTV
IONATALE

(3°) N I
O S V P
EG III AV

(4°) AIAN
S PO

Sur le côté droit, dans la première butte qu'on ait ouverte, on a trouvé les inscriptions suivantes (1) (haut. des lettres 0,20) :

(1°) RAIA
AT

(2°) EILIV
STRIB
LEG III

(3) VI

En dehors et à très-peu de distance du côté opposé à la porte, était un petit édifice élevé par la munificence d'un duumvir. (Long. des pierres inscrites 0,80, haut. 0,40, lett. 0,06) :

(1°) PRO SALVTE DDNN
QVEM CLODIVS VICTO
TVM QVOD PARIAE PATERNO
ANO ... CLODIUS VICTORI

(1) Je donne à mon tour ces inscriptions déjà connues, non-seulement, parce qu'elles sont les preuves de ce que j'avance dans cette étude, tout aussi bien que les inscriptions inédites, mais encore parce que mes lectures, même si elles sont défectueuses, peuvent servir à reconstituer les textes. On ne possède jamais trop de copies des inscriptions altérées par le temps.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

(2°)

A..... VM.. IN.....
RATVS PROMISER
SSOLIS CONFECIT DEDI
CEIO DONATIANO T

(3°)

ANTE. EMO
ANTEV.. FLAVIO FLAVI
CREIP

A deux cents mètres environ au nord de ce carré, au-delà d'un espace qui récèle probablement des débris précieux, s'élève encore un pilier, construit avec plus de solidité que d'élégance, et qui porte en lui sa date, la fin du quatrième siècle. Alentour sont quelques pierres également grossières, et sur trois d'entr'elles on lit :

(1°) PRO SALVTE DD NN
POMPONIVS MAGI...
ARCE SILAO COSII..... NO
TFLAVIVS PAVLINIANVS

(2°)

CIPION.....
EPATP.....
OFLAVIAN....
...OCCEIO ..

(3°)

..... HOC ....
... ADVODIA ...
.....VI PI AV
ECERVNT CVRANTE

Fondée dans le commencement du second siècle comme Thamgad, Lambèse et Mascula, cette ville de *Ad Majores*, qui tenait l'extrémité opposée du plateau des Nememcha, avait été également restaurée ou accrue par Valens et Valentinien. Je pense qu'elle fut d'abord un poste exclusivement militaire, jeté en avant des longues vallées de l'Ouâd Helal, et de l'Ouâd el Arab.

L'enceinte carrée qui en est pour ainsi dire le cœur, aurait été un camp retranché, construit par un détachement de la troisième légion. Plus tard, à *Ad Majores* comme à Lambèse, une ville civile se serait développée en dehors et près du camp, et les portions les plus considérables en seraient dues au quatrième siècle. Nous hésitons à penser que cette enceinte soit un Forum ;

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

mais la question ne peut être définitivement résolue que par des fouilles.

Il est très-remarquable que, dans cette longue course de Mascula à Ad Majores, deux noms, Trajan et Valentinien, deux époques, les premières années du second siècle et la fin du quatrième, frappent surtout les yeux et nous montrent, d'une part, les commencements du peuple roi s'établissant fortement sur certaines lignes maîtresses, avec la volonté bien assurée de les conserver à jamais ; de l'autre, l'épanouissement de sa puissance, malgré les rebellions, fort rares il est vrai, et le fléau des séditions militaires.

On doit noter aussi que, si le souvenir des Antonins est vivant aux deux extrémités de cette ligne, ils semblent inconnus dans l'intervalle. N'est-il pas surprenant, par exemple, que la plaine de Guèrt appartienne toute entière au quatrième siècle ? Si l'explication que j'oserai proposer de ce fait était admise et surtout confirmée par des preuves plus nombreuses, elle conduirait à de curieuses conséquences historiques, et fournirait des indications utiles.

Les Romains du second siècle ont tracé d'abord deux grandes voies au nord et au sud du plateau des Nememcha, toutes deux dirigées de l'est à l'ouest, et séparées par un espace considérable dont les Indigènes étaient relativement maîtres. La première est celle que mentionne l'Itinéraire d'Antonin, sous la rubrique : *Item a Theveste per Lambesem Sitifi* (édition Parthey et Pinder, p. 13) et dont les étapes sont : *Tinfadi, Vegesela, Mascula, Claudi, Tamugadi, Lambese.* La seconde est celle que nous trouvons dans la table de Peutinger : *Ubaza Castellum, Ad Majores, Ad Medias, Badias, Thabudeos, Gemellae.* L'une suivait à peu près le bord septentrional du plateau, l'autre était saharienne ; toutes deux traversaient des régions fertiles. Les colons s'empressèrent de les border de villes et de villages, et nous voyons aujourd'hui le même phénomène se produire sous d'autres formes dans l'Amérique du Nord. Les massifs montueux qui les séparaient l'une de l'autre, compris ainsi subitement entre une double ligne de places fortes reliées par des villages, n'étaient pas redoutables. Ils l'étaient d'autant moins que les Berbers

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

étaient alors plus qu'aujourd'hui assimilables et prenaient part, sous divers titres, à la civilisation que leur rois asservis leur avaient les premiers fait connaître. Les Romains n'eurent donc pas besoin de bâtir, dès l'époque Antonine, dans l'intérieur du plateau des Nememcha. Ils laissèrent au temps le soin d'y introduire des éléments de prospérité qui remplirent d'eux-mêmes les vides du réseau primitif. J'imagine que ce pays fut d'abord partagé en *latifundia*, qui relevaient des grands propriétaires de Théveste, Tymphas, Vegesela, Mascula, Ad Majores, Ad Medias, et c'est peut-être à ce temps qu'il faut reporter les inscriptions de pecoribus de Mascula. Ces *latifundia* se morcelèrent quand les colons se furent multipliés. L'expansion de la colonisation comporta nécessairement un mélange plus intime des Romains et des Indigènes. Au commencement, les Berbers, quelque bien disposés qu'ils pussent être envers les Romains, avaient tout au plus bâti auprès de leurs grandes villes des villages distincts, semblable à celui de Mdila; mais après deux cents ans d'occupation, quand les petits propriétaires romains eurent construit des maisons et des fermes partout au milieu d'eux, il fallut bien qu'ils se confondissent avec ces étrangers dans une certaine mesure. Le Christianisme fut éminemment propice à ces tendances ; par lui, des relations nécessaires devinrent fraternelles. Voilà pourquoi, dans l'intérieur du plateau de Nememcha, si nous ne trouvons pas de monuments Antonins, nous rencontrons tant de tombeaux Berbers mêlés à des ruines chrétiennes. A la fin du quatrième siècle, cette civilisation mixte, parvenue à son appogée, réclama, elle aussi, de grands édifices et des portes monumentales ; mais le goût public était déjà corrompu, la richesse s'était répartie dans un plus grand nombre de familles ; les petits propriétaires de la plaine de Guèrt ne purent faire venir d'Italie des marbres et de l'albâtre, comme leurs ancêtres, et la ville que Gouçats nous représente, dut se contenter, quand elle voulut honorer Valens et Valentinien, d'un arc médiocre, dont l'inscription même est mal gravée.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

APPENDICE

Je viens de présenter, suivant l'ordre de mon journal de route, les remarques que j'ai faites de *Mascula* à *Ad Majores*. Je dois y ajouter deux autres itinéraires qui rattachent cette longue ligne, d'un côté à la plaine d'Aïn Chabro, de l'autre à la vallée de l'Ouâd el Arab ; joints bout-à-bout, ils forment une ligne brisée transversale qui conduit depuis Tebessa jusqu'au Djebel Chellia. Nous en indiquerons les points suivants : Tebessa, Okkous, Cheria, Le Mehmel, Fouanis, Baber, Meleg-el-Ouidân.

Plusieurs chemins, entr'autres le célèbre trèq Carreta, partent de Tebessa et s'élèvent sur le plateau des Nememcha. Celui que nous avons suivi passe par Okkous, Gaga et le Col de Gaga. Je n'insisterai pas sur la partie de cette route autrefois romaine, qui conduit de Tebessa à Okkous. M. de Bosredon a publié récemment les bornes milliaires qu'on y rencontre. Okkous a été décrit et justement signalé par M. Léon Renier ; mais cette localité très-intéressante a été mise trois fois au pillage : par les Byzantins, par un Caïd qui s'y est fait construire un bordj, et par un colon, propriétaire d'un moulin voisin. On trouve les deux inscriptions suivantes dans la reconstruction Byzantine :

(1°)
D M S
SARRONA.
ANNIS XXXX
D M S
IANVARIA
VIXIT ANIS
XXV
SATVR FECIT
SORORI SVE

(2°)
D M..... S.
I NAMCED V
IX AN XXX L.. TE
KIRVS FECIT

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Près du bordj du Caïd, est cette autre inscription fort importante transformée en damier par les indigènes.

.... I ..... I ..... A
RI..... IMP ... ...
I ANTON
... . CAES ET
..I..AE AUG MATRIS
....

.. ..
DA , ... E
VA. ...
..... .I I MOVE .....

J'y ajouterai ce fragment funéraire très-fruste :

... MANIBV
.. .. ORINVS
RA ....
VIANUS ..
..... BMF

Okkous (1) devait être très fréquenté dans l'antiquité, à cause d'une source thermale fort abondante. Les maisons privées y étaient nombreuses. La plaine de l'Ouad Melleg, qui s'étend en face et se prolonge jusqu'en Tunisie, est encore fertile. On visite aussi, au-dessus du village, des grottes très-anciennes transformées en habitations. Des fouilles entreprises à Okkous don-

(1) Je n'ai pas retrouvé sur le terrain les inscriptions attribuées à Okkous dans le *Recueil* classique de mon maître vénéré, M. Léon Renier. Elles ont été sans doute transportées à Tébessa et déposées, avec bien d'autres, dans une cour attenant à la maison de commandement, sans aucun signe qui en indique la provenance. Cf. *Insc. de de l'Algérie*, ch. XXII.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

neraient certainement des résultats ; mais on ne saurait rien y déterminer à l'avance, comme dans toutes les ruines remaniées par des mains modernes. Il est étrange en vérité que nous, qui possédons en Algérie un Musée si précieux, nous laissions détruire, sans y prendre garde, tant de monuments que l'Europe savante nous envierait. Il n'est pas de voyageur qui n'ait signalé ces sortes de dévastations. Je les ai déjà notées moi-même à propos des ruines de Sidi Yousef, de Taoura, et, dans ce même travail, à propos de Vazana. J'ajouterai qu'en face d'Okkous, de l'autre côté de la plaine de Tebessa, les ruines de Sidi Abder-Rahman sont dans un état plus déplorable encore. Là, un caïd, aidé d'ouvriers européens, a réduit en petits morceaux un édifice énorme de très-bonne époque, dont les dimensions égalaient certainement le *prætorium* de Lambèse, pour construire un petit village destiné à recevoir les étrangers de passage et leurs escortes.

Gaga n'est pas une ville comme Okkous. C'est un établissement privé, considérable, très-bien bâti, à côté duquel s'élève un tombeau de famille. La façade de ce tombeau s'est écroulée; mais il serait facile de dégager de la ruine l'inscription qui portait sans doute le nom du propriétaire. Au-dessus de Gaga, le chemin qui s'est tenu constamment en plaine s'élève par une pente boisée sur le plateau des Nemémcha. Aux deux tiers de cette pente, on trouve un fortin byzantin, près duquel j'ai relevé un fragment très-frustre de borne milliaire :

P

XVII

On débouche, sur le plateau, par un chemin encaissé, mais facile, et tout-à-coup on jouit d'un spectacle qui surprend même les personnes habituées aux contrastes brusques de l'Algérie. La vue s'étend et se perd sur une plaine lisse, à peine bordée, dans le lointain, par de faibles ondulations. Au sud-ouest, le Mehmel, au nord, le Tasbent l'entourent d'une ceinture bleuâtre ; au sud, la ligne d'horizon se brise en petits tronçons et fait pressentir les déchirures des eaux dans ce terrain incliné vers

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

le Sahara. On donne généralement le nom de Cheria à cette partie septentrionale du pays des Nememcha. C'est une région élevée, à peu près comme le Mehmel qui en est la bordure occidentale ; elle est battue sans cesse, l'hiver, par des orages, et emmagasine les pluies qui alimentent la limite saharienne. On pourrait la comparer à un immense tamis en dessous duquel les eaux s'amassent, mais qui ne garde rien à sa surface. Les ruines y sont nombreuses et ont donné lieu depuis longtemps à des controverses touchant la voie qui reliait *Tebessa* à *Mascula*. Nous y avons fait allusion plus haut en mentionnant *Tymphas* et *Vegesala*. On avait assimilé *Tymphas* à *Cheria,* et c'est pour tenter de résoudre cette question que j'ai traversé la plaine que je viens de décrire, depuis le col de Gaga jusqu'au point que l'on nomme aujourd'hui précisément Cheria. Là est un bordj de Caïd. Il me fut facile de voir que cet emplacement de Cheria n'est pas celui d'une ville romaine, mais tout au plus d'un village transformé en redoute byzantine. La redoute à son tour a été détruite, lorsqu'on a construit le bordj. Je pense que Tymphas était beaucoup plus au nord, au pied du Djebel Tasbent, et il serait possible qu'on l'y retrouvât dans les ruines assez considérables de l'Enchir Mkidès. Au reste, la plaine de Cheria tout entière porte mille traces de l'occupation romaine.

Les villages y abondaient; mais ce que j'en ai vu me porte à les regarder comme des villages agricoles, analogues à ceux du Mehmel. Les sources sont très-rares sur le plateau. Cependant, à Cheria même, il en est une considérable, qui forme bientôt une rivière longue et tortueuse dans la direction du sud. Des milliers de moutons, seule richesse des Nememcha dans ce pays stérile, viennent s'y abreuver de fort loin. De Cheria, on gagne le Mehmel en continuant de traverser des plaines séparées par des ondulations légères. Là encore, sur tout ce parcours, les villages romains abondent; on n'y trouve pas de villes. Quand on a atteint le Mehmel, on le franchit assez rapidement, et l'on descend sur Zoui.

Le second itinéraire transversal que j'ai suivi, dans le pays des Nememcha, part de Sidi Abîd, traverse le sud de la plaine de Guèrt, s'élève vers le Mehmel méridional par le Teniet El

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Mileg, atteint les sources de Fouanis, puis le Foum Baber et descend dans la vallée de l'ouâd El Arab jusqu'à Meleg El Ouidân. Le sud de la plaine de Guèrt ne contient pas de ruines importantes. Du Teniet El Mileg à Fouanis, le Mehmel n'offre pas de traces de l'antiquité. Il n'en est pas de même à Fouanis. Ce petit vallon du Mehmel est arrosé par deux sources, distantes à peu près de deux kilomètres. Les environs de la première se nomment Fouanis septentrional (*Dahari*), ceux de la seconde Fouanis méridional (*Guebli*). *Fouanis Dahari* présente le spectacle curieux d'une maison de paysan romain, si bien conservée que le gros disque de pierre qui en fermait la porte subsiste encore. On confond souvent dans les ruines ces sortes de disques avec des meules de pressoir ; mais il est à remarquer qu'ils ne portent pas de rainures et qu'ils sont minces. M. l'abbé Mougel, curé de Duvivier, avait eu la complaisance de me les signaler. Ce que j'ai vu à Fouanis m'en a démontré parfaitement l'usage. Une rainure est ménagée sur le seuil et dans les deux côtés de la porte, de manière que le disque puisse être roulé à droite ou à gauche sans difficulté. A côté de cette maison on a tiré récemment du sol une inscription chrétienne intéressante, gravée sur une pierre blanche, comme le montre la figure ci-jointe (voir planche III, fig. 5).

Fouanis Guebli nous offre un bâtiment carré qui n'a jamais été fort élevé et qu'on pourrait comparer aux enceintes rectangulaires d'Enchir Mertoum et de Gouçats. On y trouve une inscription, malheureusement incomplète et fruste, que je lis ainsi :

EX OPERE CRORV (1)

Je me rappelle, à ce propos, avoir vu, non loin de l'Ouâd Melleg, en allant de Mesloula à Tebessa, dans une petite ruine isolée et composée d'un gros amoncellement de pierres de taille, qui portent le nom de Enchir Mkidès, une inscription presque semblable :

(1) Malgré mes efforts et mon intention de lire CRVORIS, c'est bien CRORV que j'ai lu sur la pierre.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Il y a peu d'analogie entre cet amoncellement d'Enchir Mkidès et le bâtiment carré de Fouanis Guebli ; cependant la formule employée ici peut mettre sur la trace de quelque détermination intéressante. Une très-courte marche me conduisit de Fouanis à Baber, où l'on m'avait signalé des ruines anciennes ; ces ruines ne sont pas autre chose que la trace d'un camp français.

Quant au village de Baber, il est purement berber et relativement récent ; je l'ai déjà mentionné dans mon rapport sur le Chechar. Élevé sur un mamelon isolé, il commande un passage de grande importance, entre le Mehmel et le Chechar proprement dit. Il est très-probable, et nous l'avons marqué en commençant, qu'une route romaine passait par là, se dirigeant du sud de la plaine de la Sbikha vers le centre du plateau des Nememcha, Sidi Abid et Négrin. Nous nous étonnerions de n'y pas trouver de fort romain, si nous n'avions pas constaté souvent que les Romains négligent des passages qui semblent essentiels, pour bâtir dans des endroits beaucoup moins appropriés à la défense.

L'illusion commune à ce sujet provient de ce que nous confondons presque toujours les ruines romaines et les ruines byzantines. Ces dernières, œuvres de terreur, sont déjà situées comme les châteaux berbers, mais elles n'ont rien de commun avec l'occupation semi-militaire, semi-agricole, qui est l'œuvre propre du peuple romain. Meleg el Ouidân, où s'arrête notre voyage, n'appartient déjà plus au plateau des Nememcha, mais au cours de l'Ouâd el Arab, dont il est le point de départ véritable. Les ruines de l'Ouâd el Arab ont été décrites dans le rapport sur le Djebel Chechar.

Telles sont les deux lignes transversales que j'ai suivies sur le plateau des Nememcha. Il reste beaucoup à faire dans cette région. Outre les ruines que je viens d'énumérer et qui doivent être étudiées de plus près, toute la portion du plateau qui s'étend à l'est de la plaine de Guèrt jusqu'à la frontière de Tunisie, mérite une exploration spéciale ; mais une étude vraiment fructueuse dans un pays aussi désolé exige des moyens d'action particuliers.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

NOTE

concernant les Nememcha.

Les Nememcha, fraction des Zenata mêlés d'Arabes, possèdent aujourd'hui tout le pays qui s'étend entre Tebessa, Negrin, Khenchela et Ciar. Ce n'est point là leur patrie. Ils racontent qu'ils sont originaires du Djebel Chechar et qu'ils en sont sortis au moyen-âge, à la suite de longues querelles avec les Beni Barbar. Que sont donc devenus ces colons romains et berbers qui peuplaient les villes et les villages que nous avons décrits ? On peut admettre qu'ils ont reflué vers l'ouest devant l'irruption des Arabes, au onzième siècle. Le pays n'offre pas de refuges comme Taberdega, Tizigrarine, le Djaafa, en un mot toutes les Guelaa, grandes ou petites, du Chechar et de l'Aourâs. Seules, ces forteresses naturelles pouvaient conserver quelques groupes intacts au-dessus du flot des envahisseurs.

L'invasion du septième siècle avait eu seulement pour effet la conversion des indigènes. Sidi Abdallah, Sidi Okbah, et leurs lieutenants commandaient à des troupes régulières, et on ne peut leur attribuer que des pillages accidentels. Les Hilal du onzième siècle, au contraire, s'établirent en Afrique avec leurs femmes et leurs enfants ; ils y continuèrent leur genre de vie, cette vie nomade qui ne souffre pas de concurrence. Les anciens habitants ne purent même pas subsister à côté d'eux.

Le nom des *Hilal* s'est conservé aux deux extrémités du plateau, près de Ferkan, et près de Khenchela. L'Oued Hêlal est ainsi nommé, assurément, parce qu'ils séjournèrent longtemps dans la plaine de Mdila. Dans la Sbikha, la colline de Diab, le château de la Djazia, rappellent leurs principaux héros. Une légende, encore vivante et parée de couleurs poétiques, nous reproduit la terreur qu'inspira, dans l'Aourâs et dans toute la Numidie, cette invasion hilalienne.

En ce temps-là, un roi nommé Baghaï, avait sept filles : Mtoussa, Khenchela, Skikda, Ksantina, etc., toutes riches comme

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

leur père. Une épaisse forêt d'oliviers s'étendait entre le domaine de Baghaï et de sa fille Mtoussa, et le pays était si sûr que tous les jours le roi envoyait à sa fille un mulet chargé de figues sans conducteur ; le mulet suivait son chemin dans la forêt, présentait lui-même sa charge à Mtoussa, et revenait vers Baghaï portant des raisins. Or, il arriva que le mulet revint un jour sans raisins ; Baghaï fit faire des recherches, et ses serviteurs découvrirent dans le Djebel Mehmel la trace des pas d'un chameau. Cet animal ne pouvait être que la monture d'un envahisseur arabe. Aussitôt Baghaï écrivit à ses filles de fuir en emportant leurs richesses. Lui-même fit enlever tous les trésors de son palais, et n'y laissa que deux colombes dont l'une était complètement plumée. Les Hilaïlia se répandirent dans le pays, le trouvèrent abandonné, et parvinrent rapidement au château de Baghaï. Toutes les portes en étaient ouvertes, excepté celle de la chambre qui contenait les colombes. Quand ils l'ouvrirent, un des deux oiseaux s'envola ; l'autre resta entre leurs mains, mais ils trouvèrent un billet sous son aile ; on y lisait : « La colombe s'est envolée avec ses plumes ; gardez l'oiseau déplumé. Ces Hilaïlia sont restés dans l'imagination des Berbers qui les confondent avec les armées syriennes de la première invasion, comme un peuple de guerriers farouches. Les aventures qu'ils leur prêtent, dans leurs contes, sont un mélange d'actions héroïques et de détails vulgaires qui appartiennent à la vie des tentes. On y retrouve aussi naïvement exprimé l'étonnement de ces bandes misérables, chassées de la Haute-Égypte, quand elles entrèrent dans l'Afrique et dans la Numidie. Ce ne sont que villes merveilleuses dans lesquelles on pénètre par ruse, châteaux enchantés dont on assassine les gardes, princesses couvertes d'or et d'argent, dont la seule vue coûte mille pièces d'or. Ces récits abondent aussi en descriptions du Sahara, le pays vide, où les âmes des morts crient dans la nuit, où les ogresses attendent le voyageur en plein jour, où les aigles parlent entr'eux la langue des héros. Le tout forme un cycle véritable que les deux tiers des indigènes savent par cœur. Le héros n'en est point Diab ou la Djazia, qui ont leur rôle à part, pour ainsi dire épisodique, mais un certain Ahmed, surnommé le Hilaïli. Il est le plus jeune

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

de sept garçons, tous fils d'un même roi : il demande à son père de marier ses six frères et lui-même avec sept jeunes filles issues du même père et de la même mère, et comme le Sultan ne peut les satisfaire, ils partent à la recherche d'un royaume, errant tous les sept dans le Sahara. Ahmed rencontre des ogres, des voleurs, des dragons, des rivières qui se combattent, des montagnes qui s'entrechoquent. Il triomphe de toutes les difficultés, et parvient au château d'un roi qui a sept filles de la même femme. Après une série de combats et de déguisements, il se marie ; sa femme lui donne un anneau magique qui lui asservit les génies ; ses frères le trahissent et l'abandonnent dans un puits comme Joseph ; mais il s'échappe, grâce à son anneau, revient dans le royaume de son père, et met ses six frères à mort.

Une autre fois il s'est fiancé à une jeune fille du Souf, et il habite la Sbikha, près de Khenchela. Son cheval gris, nourri par lui-même de lait et de dattes, le porte en un seul jour de l'Aourâs au cœur du Sahara. Il a décidé le père de sa fiancée à passer l'été dans la Sbikha ; mais le père retire sa parole, et, pendant qu'Ahmed accompagne un de ses troupeaux du côté de Constantine, il retourne au Souf, emmenant la jeune fille. Des traîtres ont enfermé le cheval d'Ahmed dans un château lointain. Il revient, se livre au désespoir, et appelle son cheval. L'animal brise, de ses quatre pieds, les murs du château, renverse ses gardiens et rejoint son maître. Ahmed lutte dans le Sahara contre des tourbillons de sable ; il est aveuglé ; son cheval reste auprès de lui, et pleure. Un oiseau merveilleux survient, qui indique un remède au jeune héros. Il enlève sa fiancée et retourne à la Sbikha. Ces légendes héroïques qui conviennent par tant de traits à la vie actuelle des Nememcha et même des demi-nomades de l'Aourâs, ne se racontent qu'en langue arabe. Aussi bien, les chansons, les proverbes, les maximes précieuses que les cavaliers de la montagne affectent de bien dire, comme s'ils avaient retenu dans leur barbarie quelques accents des cours d'amour, sont arabes, et les femmes chaouïa, qui parlent toujours berber, chantent en arabe, quand elles s'avancent dans leurs fêtes, par groupes de quatre, sur un rythme lourd, les unes au-devant des autres. L'invasion Hilalienne a donc laissé des traces profondes,

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

sinon sur le sol, du moins dans l'esprit des Zenata. Ils affirment qu'ils sont incapables d'inventer un conte ou une poësie héroïque, tandis que les Hilal étaient tous des poètes inspirés. Faut-il penser que le cycle de Ahmed le Hélaïli fut composé pendant l'invasion même ou très-peu de temps après, et peut-on en conclure que la plupart des traits de la vie nomade qui y abondent lui sont empruntés? Les Hilal sont toujours présentés comme Sahariens, possesseurs de chameaux ; d'autre part, dans la légende de Baghaï, citée plus haut, le vieux roi fuit dès qu'il apprend qu'un chameau a paru sur le Mehmel : n'est-ce pas une preuve que la vie nomade, dont le chameau est l'instrument et l'emblème, était encore peu connue, au onzième siècle, sur le plateau des Nememcha et dans l'Aourâs? Les Hilal l'y auraient introduite les premiers, en faisant le désert dans une grande partie du pays, et, après leur départ, les Berbers Nememcha et autres auraient été forcés de les imiter, faute de mieux.

On assiste encore aujourd'hui sous les tentes et dans les petites maisons des Chaouïa aux représentations rapsodiques des anciens Grecs. Le soir (car il est inconvenant de conter pendant le jour), suivant la qualité du voyageur et selon qu'il se trouve au milieu d'indigènes instruits du passé ou tout à fait sauvages, un narrateur commente soit les hauts faits de Sidi Abdallah, soit les aventures de Ahmed le Hilaïli, soit les tours d'adresse d'un voleur illustre, soit quelque fable enfantine. La première série est la plus ancienne. Elle est purement arabe *Comment Sidi Abdallah ruina Tébessa* », *Ce que dit Sidi Abdallah devant l'Aourâs* », *Comment Sidi Okbah fut tué par les Berbers* ». Tous ces motifs sont développés religieusement, sans variation, et ressemblent fort aux Hadits du Prophète. Ils sont même souvent consignés dans des manuscrits. La seconde série ne s'écrit pas ; mais tous les détails n'en sont pas moins fixés sans variantes, si bien que, lorsqu'on entend conter telle ou telle aventure de Ahmed le Hilaïli, on peut en savoir d'avance le milieu et la fin. Les auditeurs corrigent le narrateur lorsqu'il se trompe. Les histoires de voleurs sont plus variables. Il en est une cependant qui rappelle la fable de Maître Pathelin et qu'il n'est pas permis d'altérer. Enfin, les contes ordinaires, les fables, sont de pures

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

œuvres de fantaisie, où l'on trouve avec surprise des sujets populaires parmi nous. Dans cette suite de récits qui rompent la monotonie des longues veilles, les soirs d'été, le rang qu'occupe le cycle de Ahmed le Hilaïli est inférieur en dignité aux histoires des compagnons du Prophète, mais bien supérieur à tout le reste dans lequel l'élément berber se fait surtout sentir.

Nous ne suivrons pas les Hilal au-delà du plateau des Nememcha. Ils ne laissèrent derrière eux qu'une petite fraction, notoirement reconnue comme Hilailia au milieu des Oulad Rechech.

Les Indigènes mentionnent après eux la domination des Hafsides de Tunis, ou plutôt celle des Chabbia, tribu orientale dépendant des Hafsides (1) ; mais ils glissent rapidement sur ce souvenir, et s'empressent de raconter comment les Nememcha, partis du Djebel Taghit, dans l'Ouâd Bedjer, à la suite d'une querelle avec les Beni-Barbar, se répandirent et se multiplièrent dans le Mehmel, la plaine de Guèrt, la plaine de Cheria, la plaine de Mdîla et la vallée de l'Ouâd Helâl.

Si l'on examine avec soin la composition des trois fractions qui constituent cette tribu fameuse *(Oulâd Rechèch, Brarcha, Alaouna)*, on y reconnaît un mélange de groupes arabes inégalement distribués. Les groupes arabes forment les deux cinquièmes des Brarcha et les quatre cinquièmes des Alaouna qui d'ailleurs nous sont donnés comme purement Arabes par Ibn Khaldoun. Au contraire, les Oulâd Rechèch, qui surtout se disent Zenata, ne comprennent qu'un faible élément arabe. Ce fait s'explique par la situation géographique de leurs territoires de parcours.

(1) Une chanson des Chaouïa de l'Aourâs commence ainsi : « Ah, si j'avais ma jument, j'aurais la fille du Hafside. » C'est le seul souvenir populaire qu'y ait laissé cette glorieuse dynastie berbère. Les Hafsides, qui n'étaient que gouverneurs de Tunis sous la domination des Almohades, s'étaient rendus indépendants en 1269. Leur pouvoir s'étendit dans le Maghreb jusqu'à Sétif ; mais leur autorité religieuse surtout était considérable. C'est en faveur d'un émir Hafside que Charles-Quint intervint, quand il massacra soixante-dix mille personnes dans Tunis, en 1535. Tunis fut une seconde fois saccagée par Don-Juan d'Autriche (1572), sous le même prétexte. Elle tomba ensuite définitivement entre les mains des Turcs.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Les Oulâd Rechech voyagent dans la partie occidentale et centrale du plateau. Leur ligne d'émigration est celle que nous avons décrite plus haut : la Sbikha, le Mehmel, Sidi Abid, Oum el Ardjâm, Ferkan, Négrin. Ils ont donc été toujours en rapport avec les Berbers de l'Ouâd Bedjer et de l'Ouâd el-Arâb. D'autre part, les Brarcha et les Alaouna ont pour ligne de parcours la frontière de Tunisie. Ils vont souvent jusqu'au Djérid. Ils sont presque Tunisiens. Il en résulte qu'ils ont reçu de l'est et se sont assimilés des éléments arabes qui ne pouvaient pénétrer jusqu'aux Oulâd Rechéch. On trouve chez eux plusieurs fractions qui ignorent la zenatia et se servent exclusivement de la langue arabe.

Les Oulâd Rechèch sont les plus purs des Nememcha ; mais eux-mêmes se subdivisent, et distinguent parmi leurs fractions secondaires quatre fractions primordiales qu'ils appellent les *Mgadda*. Ces Mgadda sont fils d'Embarek ben Ali. Or, d'après la tradition du Chechar, Embarek était fils de Hedd ben Hedoud, romain, marié à une musulmane, et chef d'un gros village que nous avons décrit, sur le Djebel Taghît de l'Ouâd Bedjer. Une autre fraction, les Kiata, descend de Maiou, et Maiou est frère d'Embarek ben Ali. Ces deux fils du Romain Hedd s'étaient révoltés contre leur père, quand ils habitaient le village de Taghît. Ils l'avaient tué et avaient émigré dans l'est. L'élément constitutif des Oulâd Rechèch se présente donc comme Berber romanisé. Doit-on admettre qu'il se soit accru de quelques restes de la population civilisée qui couvrait leur plateau au temps de Valentinien ? Il serait curieux, mais possible, que des Romains errassent aujourd'hui sous la tente dans les plaines dévastées que leurs ancêtres avaient remplies, et, musulmans fervents, n'aient plus d'éloges que pour Abdallah ou Ahmed le Hilaili, leurs conquérants. Ce fait, général dans la région aurasique, excite plus de surprise chez les Oulâd Rechèch que dans les autres tribus, car ils sont vraiment nomades, à cause de la très-grande distance qui sépare leurs pâturages du sud de leurs petites cultures du nord.

Voici, du reste, la liste détaillée des fractions des Nememcha, telle que je l'ai recueillie chez eux-mêmes. Elle présente quelques incertitudes, surtout en ce qui concerne certaines fractions

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

des Alaouna. Mes interlocuteurs contestaient entr'eux sur leur nature. On remarquera aussi que les Zaouïat sont plus nombreuses chez les Brarcha et les Alaouna que chez les Oulâd Rechèch. Ce fait peut être accidentel ; mais on peut l'expliquer par la pureté relative de l'élément berber dans cette tribu.

OULAD RECHÈCH

Oulâd bel Gassem ben Ali.	*Chaouïa.*
Oulâd Si Tabet.	—
Oulâd Ahmed ben Ali..	—
Oulâd Anseur.	—
Oulâd Zaïd.	—
Oulâd Sélim.	—
Oulâd Zitoun.	*Arabes.*
Oulâd Achour.	*Chaouïa.*
Kiata.	— *(Zaouïa).*

Les quatre premières de ces fractions sont précisément les Mgadda dont nous avons parlé. Les Oulâd Zaïd et les Oulâd Selim se donnent, pour ancêtre commun, un certain Khellab, et se disent frères des Mgadda. Les Oulâd Zitoun sont indiqués ici comme Arabes, parce qu'ils se prétendent Hilailia. Leur ancêtre serait Nabet, descendant de Mohammed ben Athman ben Tellal el Koudi. Les Kiata sont les Romains, fils de Maïou. Il faut aussi rattacher aux Oulâd Rechèch le petit groupe excentrique de Sidi Njah, dans la vallée de l'Ouâd el Arab ; il proviendrait des Mgadda.

BRARCHA

Zeramma.	*Chaouïa (Zaouïa).*
Oulâd Ateïa.	—
Oulâd Brahim.	*Chaouïa.*
Oulâd bou Yahia.	—
Oulâd Djelal..	—
Oulâd Embarek	—
Oulâd Chenina..	*Arabes.*

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Oulâd Messaoud.	*Arabes.*
Oulâd Hamida.	—
Oulâd Sahidan.	—
Oulâd Si Ali.	*Arabes (Zaouïa).*
Oulâd Chkor.	*Arabes.*
Oulâd Khelifa.	—
Oulâd Mrah.	—

ALAOÛNA

Oulâd El Amra.	*Arabes.*
Oulâd El Harrath..	—
Oulâd Mouça	—
Djelamda.	—
Oulâd Bou Gessa.	—
Oulâd Aoun Allah.	—
Oulâd Sahad..	—
Okkous.	*Arabes (Zaouïa).*
Fedjouj.	*Arabes.*
Oulâd El Aïssaoui..	*Chaouïa (derviches)*
Oulâd Chamr.	*Chaouïa.*
Zeradma..	—
Djedour..	—

Les luttes des Nememcha contre les Beni Barbar, leurs alliances avec les Amamra, les Achèch, les Tifoura, les Ségnia, les Mtalla, les Bou Adidja de Khenga, les Bardich de Zriba, les Kouinin du Souf, ont été esquissées dans le rapport sur le Djebel Chechar. Ils combattirent aussi souvent contre les Hanencha et les Turcs, et ce sont surtout ces dernières guerres qu'ils aiment à conter : ils étaient insaisissables sur l'immense étendue qu'ils parcourent ; mais ce sujet a déjà été traité, si je ne me trompe, dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine.*

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

AVERTISSEMENT

J'ai fait imprimer ce travail, tel que je l'ai adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique, pendant l'automne de 1877. Je regrette vivement qu'il n'ait pas été publié dès cette époque. Cette publication m'aurait évité une discussion de priorité, qui devient même inutile, depuis que d'autres personnes ont jugé convenable de profiter de mes découvertes sans me nommer. Les plus importantes des inscriptions consignées dans ce Rapport ont fait l'objet d'une savante étude de M. le Commandeur de Rossi, en 1878 (*Bulletin d'archéologie chrétienne*). Je me serais trouvé fort honoré si M. de Rossi avait au moins appris que c'est moi qui ai découvert la *Munitio* d'Aïn Seguer. Tel est le sort des missionnaires trop communicatifs, et je tiens à signaler mon exemple pour qu'il profite à d'autres.

J'explorai la plaine de Guèrt, chez les Nememcha, au mois de mars 1877. J'y visitai, outre plusieurs autres ruines sur lesquelles je n'ai, heureusement, rien communiqué, l'Enchir Aïn Ghorâb et l'Enchir Aïn Seguer. A Aïn Ghorâb, je relevai de mon mieux l'inscription du martyr CONSVLTVS, et c'est moi qui ai gratté avec mon couteau la mousse rouge qui avait rongé la fin de l'inscription. J'y rassemblai de mes mains une partie des pierres qui constituaient la dédicace, aujourd'hui fameuse, de l'Église consacrée aux apôtres Pierre et Paul. M. de Bosredon peut dire, s'il les a vus de ses yeux, que les trois fragments de cette dédicace, qui portent les lettres E.. MVNVS..... † AECLESIA, ont été réunis par une main française : cette main est la mienne. A Aïn Seguer, dont l'importance était inconnue avant moi, je découvris, non sans peine, le IC SEDES SANCTI, communiqué plus tard à M. de Rossi par M. l'abbé Delapard. Comme j'avais été fort bien accueilli à Tébessa par M. de Bosredon, alors Chef de bureau arabe dans cette ville, je lui fis part de mes découvertes dans une courte lettre, et je poursuivis ma route vers Negrin. M. de Bosredon me répondit, ce qui était

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

parfaitement exact, que l'inscription du martyr CONSVLTVS avait été vue longtemps auparavant par un colonel, mais que le reste m'appartenait. » Je tiens absolument à rappeler ici cette déclaration formelle. Un ou deux mois après, M. de Bosredon envoya son interprète, si je ne me trompe, estamper les inscriptions d'Aïn Ghorâb, puis M. l'abbé Delapard, renseigné peut-être par M. de Bosredon, releva l'inscription d'Aïn Seguer. Le tout fit ensuite l'objet de divers envois et commentaires, dans lesquels on ne m'a pas fait la moindre part.

Les querelles d'archéologues sont ridicules, et je m'abstiendrai d'insister. Un semblable désagrément avait failli m'arriver avec M. Willmans à Thamgad; heureusement, j'avais pris la précaution d'envoyer immédiatement à M. Léon Renier les listes des magistrats que j'avais extraites du Forum. Je dois ajouter que, fort ému de l'importance des monuments de Aïn Ghorâb et de Aïn Seguer, dans lesquels j'espérais (et les conclusions de M. de Rossi tendent à confirmer ma supposition) retrouver intactes les reliques des martyrs, j'avais demandé à M. le Commandant de Khenchela, qui transmit ma lettre à M. le Général commandant la subdivision de Batna, un concours suffisant de soldats et d'arabes pour dégager le sol des *Memoriæ*. Ces memoriæ écroulées ressemblent à de petites forteresses. Je serais retourné immédiatement, à trois jours de Khenchela, dans l'aride plaine de Guèrt, et j'aurais terminé mon travail. On m'offrit quatre hommes et un caporal : je renonçai.

Si ces lignes passent sous les yeux de M. de Rossi, je tiens à lui signaler :

1° Que j'ai fait imprimer ce travail tel que je l'avais rédigé en 1877, uniquement pour lui fournir, même à mon détriment, des variantes peut-être utiles;

2° Que les pierres très-rudes, et non les « marbres », de l'Église consacrée aux apôtres Pierre et Paul à Aïn Ghorâb, lesquelles portent l'épigramme de Sixte III, présentent à la quatrième ligne (de la transcription de M. de Rossi) l'intervalle d'un mot entre MVNVS et la croix qui précède AECLESIA;

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

3° Et cela est fort important, que la pierre de la *munitio* de Aïn Seguer (IC SEDES SANCTI) est unique, ou du moins qu'elle porte au commencement et à la fin de l'inscription, dont les lignes sont égales, deux rosaces qui en terminent le sens.

Alger, 29 juin 1879.

E. MASQUERAY.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Alger. — Typographie Adolphe Jourdan.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ⵜⴰⵙⴷⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM